

HACHEMI SALHI

LA MÉMOIRE DÉFAITE



Les Éditions de la Mémoire

HACHEMI SALHI

LA MÉMOIRE DÉFAITE

**L'EXPULSION DES MAROCAINS
D'ALGÉRIE EN 1975**

UN POÈME DOCUMENTAIRE

Les Éditions de la Mémoire

ISBN : 978-2-9557619-9-1
(Édition revue et allégée, mars 2025)

© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
© Les Éditions de la Mémoire, Tournai (Belgique), 2023

À LA MÉMOIRE DE MES PARENTS

Aux membres algériens et marocains de ma famille

À ma mère

Mère-Courage, expulsée d'Oran et de son pays natal, seule avec ses sept enfants
Mère-Martyre, dépouillée de ses ultimes bijoux, à la frontière de l'infâme.
...Repose en paix...

À mon père

Père-Résistant, emprisonné à Oran, à Château-Neuf
Torturé par les policiers dont il a aidé l'indépendance du pays frère.
...Repose en paix...

À ma petite sœur

Enterrée à Oran, au cimetière des Planteurs
...Repose en paix...

À mes frères et sœurs

Qui ont cheminé dans l'effroyable hiver sans livres d'école ni de prière.

À LA MÉMOIRE DES MAROCAINS EXPULSÉS D'ALGÉRIE EN 1975

Le devoir de mémoire est un droit moral : perpétuel, inaliénable, imprescriptible.
Le combat mémoriel et historique pour la réparation et la justice est un combat légitime,
consubstantiel à notre dignité d'hommes, de femmes et d'enfants expulsés.
Qu'il dure 1975 années grégoriennes ou 1395 années hégiriennes !

TABLE

9 Contexte historique de l'expulsion des Marocains d'Algérie en 1975

11 Avant-propos : « Comme une dette d'exil et de sang »

- 11 Le poème documentaire
- 12 Une grammaire mémorielle
- 12 Les trois lettres de l'apprenti-témoin
- 13 Une dette d'exil ou de sang est une mémoire partagée
- 14 Une maison de la mémoire pour les générations futures

15 Mémoires d'une fête sanglante

- 17 Mille neuf cent soixante-quinze, une date fatidique
- 31 Une communauté de destin vacille
- 38 Sociographie d'une hérésie religieuse

51 Oujda, capitale de la douleur

- 53 Oujda, refuge des souffrances
- 62 Oujda, mon amour
- 68 Oujda, dans mon esprit

73 Une grand-mère traverse les frontières de l'oubli

- 75 L'avis et les recommandations du « Comité pour la protection des droits de tous les travailleurs migrants et des membres de leur famille » des Nations Unies
- 77 Le blues du rail Oran-Oujda
- 83 L'ingénue voyage-éclair de Habiba

*« Qui racontera notre histoire, nous qui marchions, la nuit,
Expulsés du lieu et de la légende qui n'avait trouvé personne parmi nous
Pour reconnaître que le crime n'avait pas eu lieu ?
Si nous ne sommes pas nous, eux ne sont plus eux.
Mais l'exception est l'exception, l'alibi du voleur.
...Ainsi tu n'écriras pas la légende mais les faits. »*

Mahmoud Darwich

CONTEXTE HISTORIQUE DE L'EXPULSION DES MAROCAINS D'ALGÉRIE EN 1975

Suite à l'avis consultatif rendu par la Cour Internationale de Justice, le Roi du Maroc Hassan II annonce, le 16 octobre 1975, l'organisation d'une marche symbolique, pacifique et populaire, connue sous le nom de *La Marche verte*, partie de Rabat, le 6 novembre 1975, vers le Sahara occidental, afin d'entériner l'intégration des provinces sahariennes, anciennement espagnoles, au Royaume du Maroc.¹

Les accords de Madrid, signés le 14 novembre 1975 à Madrid, par l'Espagne, le Maroc et la Mauritanie, établissent les conditions du retrait espagnol du Sahara occidental, et la partition du territoire entre le Maroc et la Mauritanie. Ils sont ratifiés par le parlement espagnol, le 18 novembre 1975.

Aux termes de l'accord conclu entre Madrid, Rabat et Nouakchott, la présence espagnole prendra fin le 28 février 1976.

Dans un contexte international complexe et de tension régionale sensible, cette évolution entendue, pacifique, ratifiée « *entre les parties directement impliquées qui trouvent une solution à leur différend* », provoqua l'ire des Autorités algériennes qui, en violentes représailles, décidèrent d'expulser, *manu militari*, sans procès ni recours, les ressortissants marocains résidant en Algérie, nonobstant le fait qu'ils en fussent les natifs et habitants depuis des lustres et des générations.

À l'injustice et au drame de l'expulsion collective, s'ajoute, telle une inqualifiable hérésie religieuse, sa concomitance avec la célébration, dans tous les pays du monde musulman, de l'*Aid al-Adha*, fête du sacrifice et de la foi abrahamique. Une forfaiture confessionnelle sordide qui accablera pour longtemps la mémoire collective maghrébine et arabo-musulmane.

Ce livre en porte la mémoire historique, la violence politique et la douleur sans nom.

¹ Chaouki Serghini, **L'Affaire du Sahara et le droit des relations internationales**, Rabat, Babel.Com, 2017

AVANT-PROPOS

« COMME UNE DETTE D'EXIL ET DE SANG »

L'enfant d'Al-Birwa, tout près de Saint-Jean-d'Acre, l'immense poète galiléen Mahmoud Darwich me fit cadeau de la notion de *naqba* ou catastrophe socio-historique et politique qui, en 1947-1948 dispersa le peuple palestinien dans un exil toujours recommencé et désagrégéa les segments brisés de sa terre mutilée, découpée en cadastres sacrilèges par le sionisme israélien naissant, envahissant. Cette violence sans fin le priva des arbres fruitiers de ses jardins, désormais suspendus au croc colonial des bourreaux et bulldozers israéliens. La *naqba* est plus qu'une notion opératoire, c'est un concept tranchant qui m'a aidé à éclairer mon précédent ouvrage *La Conférence des oiseaux expulsés*.

LE POÈME DOCUMENTAIRE

De son ultime demeure d'éternité à Houston, le grand poète palestinien me murmura le poème documentaire². Un poème violemment épique qui décrit la manière dont un peuple d'ombres et de chair est entré dans la nuit diplomatique et la déportation des sables.

Le poème documentaire est ancré dans l'histoire politique, la douleur de l'exode, la justice et la vérité des violences endurées dans l'impossibilité du deuil et de l'adieu à la terre natale. La spoliation des biens, les préjudices moraux et les nombreuses injustices appellent réparation et justice effectives pour apaiser les champs arables du possible, pour pacifier la mémoire blessée, fragmentée et défaite. La résilience individuelle ou collective requiert solitude, conscience et efforts surhumains parfois pour faire face à la responsabilité avouée des acteurs du drame.

Il s'agit, d'abord, de réconcilier l'être expulsé avec lui-même ou son ombre ontologique d'abord, puis avec l'ombre politique et humaine résiduelle de son voisin.

Un voisin et un frère avec qui, jusque-là, il partageait un ciel, une terre, une mer, une histoire, une culture, des repas ordinaires et des dîners de fête, une parentèle de proximité et une famille de mixité où se partageaient les joies et les souffrances. Au sel de la vie, s'ajoutait une religion commune, un combat pour la libération et l'indépendance, des morts et des martyrs pleurés et célébrés. L'hospitalité partagée construisait une véritable communauté de destin.

Le poète engagé Mahmoud Darwich utilise le poème documentaire pour faire un « *Éloge de l'ombre haute* », décrire « *une mer pour le septembre nouveau, une mer pour que tu y élises demeure ou que tu t'y perdes* » et poser « *toutes les questions existentielles (qui) sont farce derrière ton ombre.* »

Le poème décrit la façon dont le peuple palestinien, d'exode en exil, résiste dans une guerre coloniale qui abîme en profondeur les frontières supposées du corps et de l'esprit, de l'amour et du champ politique, de ses violences, finalités et contradictions.

Le poème documentaire témoigne également du combat scriptural destiné à structurer « *une mémoire pour l'oubli* » et la paix. Ce sont des fragments de terres et de pierres rebelles qui disent non à la mort-holocauste. Ce sont des chroniques amoureuses de la vie en temps de peste et de choléra qui tirent le souffle intérieur vers l'azur des oiseaux migrateurs, vers le terreau des jardins de citronniers libres enfin de l'occupation et de l'exil des racines.

² Mahmoud Darwich, *Nous Choisirons Sophocle et autres poèmes*, Actes Sud, 2011

UNE GRAMMAIRE MÉMORIELLE

Pour ma part, j'en use comme d'une grammaire mémorielle de l'exode 1975 qui vit expulser d'Algérie, en pleine fête sacrée de l'*Aïd Al-Adha*, 50 000 familles d'origine marocaine soit environ 300 000 personnes exilées de leur terre natale ou de migration antédiluvienne.³

Je scrute, documente le réel et le ressenti pour la maison de la mémoire qui portera et réparera les fardeaux de la douleur politique du jadis, du présent et du futur. Cette maison est une archive mémorielle pacifiée pour les générations futures.

Sans tabou ni rancune, je décris et écris les faits du drame et de l'histoire. Avec des mots plus ou moins acérés mais justes, avec des fragments historiographiques et des chroniques cliniques, avec un calame vert sans pupitre académique, sa gomme d'Arabie et son grattoir, j'écris et rature dans tous les coins du bien et du mal, dans tous les recoins de l'hospitalité, l'altérité froissées et de la mémoire fragmentée.

J'interroge le cabinet fantôme d'une gouvernance de l'ombre qui a programmé l'horrible et l'infâme, en ce vingtième siècle finissant.

Pourquoi ?

J'enquête sur le crime d'un cabinet politico-militaire qui a paraphé toutes les pages d'une hérésie religieuse, l'a ordonnée et commise le jour de l'*Aïd Al-Adha*, la fête de la foi abrahamique et du sacrifice, souillant irrémédiablement *Dar Al-Islam*, un dix-huit décembre 1975.

Pourquoi ?

Je suis le porte-silence des parents analphabètes expulsés du rêve humble et tête de la fraternité. Autrement dit, avec l'ensemble des Marocains expulsés d'Algérie en 1975, je veille sur le feu de la mémoire blessée, la mémoire ensanglantée par le sacrifice sacrilège.

Chemin faisant, je dialogue avec les roses des sables. Je me hasarde même à chercher le paradis sous les pas harassés des *Mère-Courage* et *Mère-Martyre* de l'expulsion collective.

Le silence des sables m'intime de rester dans le doute salutaire et ne jamais devenir un panégyriste à gage.

Je veille, en outre, sur les cendres de l'histoire afin que l'oubli et le déni ne sédimentent pas la vérité sous les méandres de l'oued, ni sous les tempêtes de sable ni, encore moins, sous les accommodements de la géopolitique du sous-développement durable.

Les enterrements convenus, orchestrés dans les compartiments tueurs de première ou seconde classe, nous révoltent et seraient une bien sale et inacceptable injure au martyre de nos morts. Contre cela, le poème documentaire confectionne un couffin réaliste et judicieux de mots et de choses, modestes remèdes polychromes pour les gelures de l'hiver, les glaciations de la nuit diplomatique, l'hémiplégie de l'histoire et la longue attente de la réparation et la justice.

LES TROIS LETTRES DE L'APPRENTI-TÉMOIN

Dans *L'homme aux trois lettres*, le lettré français Pascal Quignard⁴ dit que cette expression est une périphrase utilisée par les Romains pour désigner le voleur. Il ajoute que l'écrivain est une figure du voleur. En latin, les trois lettres *f*, *u*, *r* désignent le voleur mais dont on ne prononce jamais le nom. On appelle cela *une périphrase conjuratoire*, en littérature.

³ Ces chiffres sont une estimation globale. Les associations nationales, européennes et internationales de soutien des Marocains expulsés d'Algérie en 1975 attendent, à ce jour, la révélation et la communication de l'importance numérique des victimes de l'expulsion collective, selon les sources officielles idoines.

⁴ Pascal Quignard, **L'Homme aux trois lettres. Dernier royaume XI**, Grasset, 2020

L'écrivain dispose, emprunte ou vole les mêmes mots, utilisés par d'autres avant lui, et dont les phrases empruntent leurs visages masqués ou parfois maquillés, leurs styles formels ou fragmentaires, leurs compositions avec ou sans tourment, leurs métaphores et métonymies biseautées à souhait, leurs desseins engagés ou non et leurs images repeintes ou décolorées... au vaste monde, à la sensualité de la nature, à la culture, aux arts et belles-lettres, à la mémoire et à l'imaginaire.

L'écriture engage, ici, ses lettres, ses chiffres et ses tripes. Elle chemine de porte en porte, foule d'étranges terres, ouvre des fenêtres inédites sur le port de l'angoisse et l'azur des oiseaux migrateurs. Elle transporte de la pensée et « *donne une clé qui ouvre la demeure au voleur.* » Elle fait l'école buissonnière, pille les jardins licencieux et squatte les palais abandonnés. L'écrivain-voleur se transforme, dès lors, en roi furtif (le mot latin *rex* ou roi compte également trois lettres). Mais « *son royaume n'est pas dans la maison où entre le voleur.* » D'autant plus que « *chaque mot lui-même est un fantôme. Chaque lexique est une population d'ombres. Le mot littérature est sans origine.* », souligne Pascal Quignard.

UNE DETTE D'EXIL OU DE SANG EST UNE MÉMOIRE PARTAGÉE

La nuit noire ne présente aucune dette au rêve. Le rêve n'endette jamais la nuit blanche. On peut dire la même chose du silence et de la solitude qui partagent la mémoire de l'horloge. Au fait, entre frères, enfants ou peuples d'exil, il n'y a point de dette somptuaire mais partage viril d'une mémoire politique, humaine, violente et lyrique à la fois. « *Et où la terre se transmet comme la langue...(car) d'un ciel à l'autre pareil, passent les rêveurs.* », dit encore feu Mahmoud Darwich.

Nous savons avec Augustin d'Hippone dit Saint-Augustin que « *Ni les lions, ni les dragons n'ont jamais déchaîné entre eux des guerres semblables à celles des hommes* ⁵ ». Oui, la violence contemporaine entre les hommes et leurs États n'est pas que symbolique et policée mais destructrice et meurtrière à une échelle de plus en plus effroyable, inimaginable.

Il s'agit, dans le présent opuscule, comme vous l'avez compris, de ne pas stagner ni se complaire dans une surenchère victimale ou dans un quelconque pathos de la douleur individuelle ou collective. L'enjeu est bien plus grave et concerne différents domaines.

Il importe de faire front à la barbarie et à l'obscurantisme en terre d'islam, et partout où les replis nationalistes stigmatisants se réveillent. Il s'agit de conjurer ensemble les vicissitudes de l'histoire politique, de la géographie du sous-développement, de la culture des libertés et cheminer vers une œuvre commune, dans un horizon qui peut être maghrébin. Dans le cas des Marocains expulsés d'Algérie, le travail n'est pas insurmontable, peut s'établir sans haine ni tabou, ni espoir fallacieux ni politique de l'autruche, en reconnaissance des responsabilités et de valeurs de progrès partagées. Quand bien même aimions-nous, secrètement, la convoitise singulière de l'ocre des plages de sable fin, le bleu des ciels sans nuage et la chaleur des eldorados et la paix des rives sans frontières ni barbelés.

Pensons encore que, très près de nous, s'éteignent les lumières dans les rivages européens qui laissent, sous nos yeux pixélisés, se noyer dans les profondeurs de la mer en furie, une population en majorité subsaharienne de migrants considérés comme une sub-humanité surnuméraire.

⁵ Lucien Jerphagnon, **Introduction à La Cité de Dieu**, œuvre de Saint-Augustin, tome II, Gallimard, coll. Pléiade, 1998-2002

LA MÉMOIRE DÉFAITE

La surenchère de l’inhumain n’a pas fini son tour du monde libéral qui ne cesse de broyer le solde de nos libertés solidaires et, *in fine*, notre dignité d’homme.

C’est ce que rappelle le poète Abdellatif Laâbi :

« *Tout drame personnel pâlit*
Face aux tragédies collectives, (assène-t-il)
S’obstiner à écrire après la Shoah
Le génocide cambodgien
Rwandais
L’apocalypse irakienne
Oblige à vous éllever au-dessus
*De la vile condition de bipède.*⁶ »

UNE MAISON DE LA MÉMOIRE POUR LES GÉNÉRATIONS FUTURES

Il s’agit, dans le cas de la catastrophe vécue par les Marocains expulsés d’Algérie en 1975, d’aller de l’avant, d’aguisez un regard nouveau sur un futur plausible, éthiquement viable. Au niveau national, il conviendrait dans la commémoration solennelle de la Marche verte d’associer son *alter ego*, l’expulsion collective des Marocains d’Algérie qui ont payé un lourd tribut à la récupération des territoires sacrés du Royaume.

Les dates du « 6 novembre 1975 » (Marche verte) et du « 18 décembre 1975 » (Moment fort de l’expulsion collective des Marocains d’Algérie) sont des âmes sœurs, les pages siamoises, à la fois des plus belles et plus cruelles de l’histoire du Royaume du Maroc. La mémoire ne peut être, en quelque sorte, clivée ou fragmentée mais ajustée à un récit national consensuel et partagé. C’est à cet effet que nous appelons de tous nos vœux l’édification symbolique d’une *maison de la mémoire* apaisant toutes les douleurs, toutes les mémoires, tous les faits historiques, donnés à lire en conscience, paix et vérité aux générations futures.

Au niveau international, il s’agira de bâtir, avec notre voisin, ami et frère algérien, une mémoire pacifiée, repentie et conjurée, même si les obstacles restent monstrueux et monumentaux.

C’est le sens d’une évolution souhaitable que nous proposent l’expérience particulière et les réflexions du grand intellectuel américain d’origine palestinienne Edward Wadie Said qui écrit : « *J’ai défendu l’idée que l’exil peut engendrer de la rancœur et du regret, mais aussi affûter le regard sur le monde. Ce qui a été laissé derrière soi peut inspirer de la mélancolie, mais aussi une nouvelle approche. Puisque, presque par définition, exil et mémoire sont des notions conjointes, c’est ce dont on se souvient et la manière dont on s’en souvient qui déterminent le regard porté sur le futur.*⁷ »

⁶ Abdellatif Laâbi, **Mon Cher double. Poèmes**, Éditions de la Différence, Paris, 2007, © Abdellatif Laâbi et Éditions Marsam, Rabat, 2008

⁷ Edward W. Said, **Réflexions sur l’exil et autres essais**, Actes Sud, 2008

**MÉMOIRES
D'UNE FÊTE SANGLANTE**

MILLE NEUF CENT SOIXANTE-QUINZE, UNE DATE FATIDIQUE

LA VIOLENCE DE L'HISTOIRE

Mille neuf cent soixante-quinze est un surgir historique
Une date qui fracasse la fraternité et l'hospitalité
Une voix toujours résonnante en nous

Intime à notre être de douleur
Cette voix est une mémoire tatouée
Au cœur de l'oubli indolent, contre le déni glaçant.

C'est la souffrance de la mère
Sur la peau de chagrin de la mer
C'est la douleur de l'arbre
Qui pleure l'enfant déraciné
C'est l'ire du père analphabète
Qui déserte la foi des assassins de l'aube
C'est le cœur saignant qui se fracasse
Sur les ailes du blasphème illettré
Et la dé-fête des moutons qu'on égorgé
Dans la cour du sacrifice sacrilège.

En chacun de nous, en notre âme et conscience
« 1975 » coule une forge de rage et de patience
Il sédimente une langue de résistance
Qui sauvegarde le chagrin maritime
Affine les lumières du récit-témoignage
Et aiguise le combat mémoriel.

Dans la nuit historique, soupire l'âme fatiguée
La fureur de l'océan infini
Pleure les jouets brisés de l'enfant bleu
Y fleurissent les grains de sable
Et les sabirs de l'Atlas émeraude.

Fleuve d'or qui sidère l'oubli de l'infâme
Force antique qui remue les tréfonds de l'âme
Cri qui pare les affres de la fête ensanglantée
Notre voix crue est refus de la barbarie
Notre hurlement intérieur n'absout
Ni la blessure du vent prophétique
Ni l'hérésie religieuse mutilatrice du pardon.

Vocalises singulières nouées dans le silence politique
Rangées dans le mutisme diplomatique
Et l'attente de la réparation et la justice
Mais ce sont cris contre l'oubli et le déni
Voix plurielles de joie qui murmurent à l'en-soi :
« *Nous sommes chez nous !*
Rana fi bledna ! Patientons »
Notre mémoire violentée est la chair matricielle de la pacifique Marche verte
Nous libérant de la douleur fossile et de la nuit tragique du sacrifice.

Expulsés, nous arpentons les chemins de pierre
Nous dialoguons avec la terre torride et les anachorètes
Nous caressons les herbes folles, les plantes sauvages
Nous ne redoutons ni la galerne ni le simoun
Nous voguons dans les détroits acérés de l'isthme
Jusqu'à la lueur inextinguible, immémoriale
D'une juste et légitime parcelle de vérité
Toute humaine, avec un nom judicieux
Nous la paraphons pour les âmes suspendues
De nos morts revenus de l'errance minérale
Et de nos ayants droit, reconnus et attestés.

Nous étouffons, *in fine*, le blason du blasphème
Dans un testament olographe connu de nous seuls
Nous faisons taire la bête immonde
Qui sommeille dans les académies militaires
Et les cercles nécrophages du crime
Nous disons adieu à l'exode mortifère
À la migration des peines singulières
Et aux tentes humanitaires brûlantes de patrie
Que nous nichons dans une jarre à engobe vert et rouge
Pour le rude périple de l'histoire.

Nous divertissons les frontières de l'espace-temps
Pour les rendre intelligibles à la raison politique
Et à la douleur des enfants et des aïeux
Nous donnons à l'exode 1975 hospitalité et mémoire.

Les dictionnaires désuets des Affaires étrangères
Ne soupçonnent point notre douleur physique
Rabotée par les gouvernances militaires
Et la langueur monotone du temps onusien
Personne ne songe à sauver nos âmes.

LA FRATERNITÉ SE FRAGMENTE

Sous le ciel coi des divinités, le muezzin déserte le minaret
Sourds à l'appel de la prière de l'aurore
Les croyants oublient les psalmodies
L'entendement des prophètes se claquemure
Dans le lointain jugement dernier
L'arche de Noé ne sauvera pas une seconde foi(s)
Les moutons bêlant leur dernier souffle
Nommé *Aïd Al-Adha* par les gens de Dieu
Partageant la même euphorique religion.

L'archange s'est évaporé comme une goutte d'eau
Dans les hautes sphères inharmoniques
Les croyants d'eau douce empruntent des caraques ivres
Pour regagner l'autre rive de piété ou de souffrance à nulle autre pareille
Il reste le dit de l'océan dans la nuit athée
Qui ensorcelle les scellés des créances religieuses
Tremblantes comme des feuilles mortes au cœur de l'orant
La mer des Sargasses devient orpheline des tourments de l'ici et de l'ailleurs
Comment guérir (de) l'entre-deux ?

Les mots singuliers demeurent nos compagnons d'exil
Nous les armons de serres pour gratter la terre jusqu'à l'ascèse de la douleur
Forgeront-ils une patrie aimante ou une résidence secondaire de la mémoire ?
Nous pouvions crever au seuil des frontières
Who, among you, will save our souls ?
S'il vous plaît, s'il vous plaît
Salvar nuestras almas !
Anqidhû arwâhanâ !

À la tombée de la nuit transfigurée, les lettres de sang se gorgent d'encre noire
Elles rédigent la préface maudite de la traîtrise, de l'outrage et du parjure
Les écrivains publics signent la postface publique de l'exode itératif
Et d'un autre exil recommandé⁸

Ayant, par la force, abandonné nos maisons à leur solitude
Nous restons généreux avec les tentes humanitaires
La dignité ne lésine pas sur les vertus nécessaires
Poings serrés jusqu'au sang, *L'Espoir* (est) à l'arraché⁹
Et les cœurs vaillants toujours à l'ouvrage
À la lueur d'une bougie, nous confondons les simulacres
Le déni et le non-dit de la violence d'État
Le combat mémoriel est notre présence au monde.

⁸ Mahmoud Darwich, **L'Exil recommandé**, Actes Sud / Sindbad, 2013

⁹ Abdellatif Laâbi, **L'Espoir à l'arraché**, Le Castor Astral, 2018

Nous demeurons de marbre et d'un calme olympien
Debout, bandant l'arc en bambou et le calame
Qui calligraphie les vérités saintes du Coran
De l'Ancien et le Nouveau Testament
De la Bible, de la Torah et des Quatre Védas réunis
Le silence du monde écoute religieusement notre prière
Assolée au sang, à la vérité et à l'histoire.

C'est une journée comme les autres, l'humanité bat de l'aile
Le poète n'a plus de chant, le temps vif suspend son vol
Le ciel bas et lourd n'a plus de refuge ni horizon
Les oiseaux migrent vers les landes hospitalières
Les migrants à l'âme vagabonde restent en rade
Sur les plages macabres de l'Europe marine
Qui y suicide ses dites valeurs, lumières et libertés
Refusant aux bateaux des ONG le droit de secourir
Les êtres de couleur candidats à la mort noire.

Le migrant comme l'exilé ignore les prières
Il dessine sur le sable un sermon de pêcheur
En hommage aux morts de la mer et de l'océan
Et en mémoire des réfugiés il écrit la lettre *alif*.

LA FORFAITURE, UN CRIME QUI NE DIT PAS SON NOM

Le volcan se réveille en colère
Il tend ses bras lestés de présents incandescents
À la terre, à la pâleur des hommes sans religion
Aux enfants sauvages qui ont déserté la civilisation
« *Nul besoin de se confesser* », dit-il,
Devant les portes closes du paradis.

Pourchassés dans tous les recoins de l'hospitalité
Comme des chiens galeux et des criminels notoires
Chassés, *manu militari*, de nos villes natales
Déportés dans le froid de l'hiver rouge sang
Puis lâchés devant les barbelés phthisiques des frontières
Nous sommes expulsés de nos rêves de fraternité.

Devant la violence qui déborde la foi
Face à la déportation sans nom
Qui violente la conscience et fait mal
Devant le crime qui ne dit pas son attribut
Nous hérons l'Histoire et la Justice
Nos cœurs ne portent aucune haine
Nous parlerons du temps du pardon
Si le cœur en paix vous en dit
Un jour ou peut-être une nuit !

Le *fqih* n'a pas le temps de réciter la *Fatiha*
L'orant ne peut dire ses ultimes bénédictions
L'amoureux transi ne se réveille pas du cauchemar
La mort dans l'âme, les croyants parmi nous suspendent leurs prières rituelles
Peinent à croire la double nature du griffon qui a érodé leur foi musulmane
En les sacrifiant comme des moutons.

À Quel simple d'esprit confier nos âmes alors ?
À quel saint narrer les sales fables de nos corps ?
À quel écrivain public léguer nos valeurs éthiques ?
Dans quel océan furieux pousser nos âmes poétiques ?
Dans quelles îles indigènes laisser nos mémoires de sable ?
Dans quel jardin enfouir la douleur de nos enfants ?
Qui donnera à manger à nos chiens, chats et chevaux ?
Qui fermera les fenêtres de l'oubli sur nos pas ?
Qui, le vendredi saint, fleurira les tombes de nos morts ?
Quel ange prendra soin de nos demeures alanguies ?
Répètent, en chœur, les excommuniés de la fête du sacrifice.

Nous désertons la ville-cimetière
Où gisent nos morts et nos ancêtres
Où bruit le sang de nos martyrs
Consacré par une prière de l'absent
On ne meurt que deux fois
Une première fois, chez les autres, une seconde fois, chez soi
La mort est l'amie ultime qui guérit le mal d'éternité
Fatalement, le jour dernier, elle ruine le bien mal acquis.
Malins comme des bonobos, les vents graves susurrent au crime :
Où cours-tu si vite trouduc ?
Le chemin du crime est caduc !

Nous vîmes foncer sur nos rêves et nos biens
Les bêtes de proie déguisées en rapaces policiers
Qui n'avaient jamais lu Mohammed Dib
Ni *Dieu en Barbarie*¹⁰ ni *Baba Fekrane*¹¹
La soldatesque incendia, sans coup férir,
Le roman de notre *Grande Maison*.¹²

À L'école politique de la douleur
La mémoire meurtrie devient l'archive éthique
De l'histoire politique des sables
Les vaisseaux fantômes de l'exil terrien s'assoient à notre table ronde hospitalière
Les âmes en peine et les pêcheurs naufragés écrivent, avec nous, expulsés
Les minutes du crime prémedité.

¹⁰ Mohammed Dib, **Dieu en Barbarie**, Le Seuil, 1970

¹¹ Mohammed Dib, **Baba Fekrane. Contes pour enfants**, La Farandole, 1959

¹² Mohammed Dib, **La Grande Maison**, Le Seuil, 1952, Réédition en 1996



*La terre nous est rendue passablement étroite¹³
Nous abandonnons nos maisons
Et laissons le cheval à sa solitude.*

Pourquoi ?¹⁴ »

- *Dis, papa ! Qui habitera notre maison, après notre départ ?*
- *Le vent des sables, mon fils*
- *Dis, papa ! Comment fera-t-il pour, à la fois, chanter l'Aïd et souffrir l'adieu des familles sauvagement expulsées ?*
- *Allah Seul le sait*
- *...*
- *The answer, my dear son, is blowin' in the wind*

LE POÈME CONTRE L'OUBLI ET LE DÉNI

Dépossédés de nos biens, nos vies et nos morts
Dépouillés de nos ultimes demeures sans décor
Nous habitons désormais l'horizon sans fin ni sort
Couvain surprenant et précieux de la Rivière d'Or
Qui ne sait aucun exil, aucun exode et nul débord.

Nos voix discrètes tourmentent le pardon
Nos silences scrutent le mensonge alentour
Armes secrètes contre le déni vil
Visionnaires d'une traversée de signes
Elles harassent l'ogre aux pieds d'argile.
Nos voix scrutent le mal
Nos souffles défrisent le blasphème
Elles ne désespèrent pas de l'humain trop humain
Portent les oracles de l'auster au sirocco
Annoncent la fin des miracles au *mektoub*
Arcs irisés de lumière affine contre les ténèbres de l'exode
Les caresses de nos voix courbent les fleurs du mal et du hasard
Nos voix tissent les lettres de sable et de feu
De notre langue d'airain et notre mémoire d'or.

Voix-phares babéliennes veillant contre l'oubli
Bibliothèques vocales du souvenir parlant toutes les langues de la terre
Ombres passagères de la nostalgie dans le temps affolé et sans mémoire
Voyez, chers enfants, comment nos voix spectrales
Forcent le destin non écrit des hommes expulsés
Et sauvent les bêtes de somme... théologique.

¹³ Mahmoud Darwich, **La Terre nous est étroite et autres poèmes**, Gallimard, 2000

¹⁴ Mahmoud Darwich, **Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude**, Actes Sud, 1996

Poèmes-détroits entre une mer et un océan
Manifestes politiques de la parole donnée
Nos voix mémorisent un oratorio sans conteur
Qui parle aux oiseaux passant dans l'azur.

Sous le palmier-dattier du mendiant
Voyageant sans pain dans l'oasis
Nous écrivons le chiffre **1**
Devant le sourire noueux de l'arganier
Abitant les chèvres et les rêves têtus
Nous écrivons le chiffre **9**
À l'ombre du cyprès du cimetière
Implorant les ablutions de la lune
Nous écrivons le chiffre **7**
Au pied de la vigne généreuse
Couvant les raisins de la colère
Nous écrivons le chiffre **5**.
1975 est une date de feu qui témoigne
Que *Si le vent soulève les sables*¹⁵
La vérité condamnée *in absentia*
Recouvrerait sa mémoire d'enfant
Et le chemin de sa maison nomade.

LES VICTIMES HÔTES DE LA NUIT DIPLOMATIQUE

Nous portons nos témoignages brûlants à qui veut les entendre !
À toutes les Hautes Autorités de la planète
À tous les Peuples majuscules de la terre
À tout le Monde réuni en somptueux conclave
Assemblé, comme il se doit, en conférence *ad hoc*
Dans un lieu faste, décontaminé, tenu secret
Contre la pollution alchimique de la vérité
Pour le bien éthique des nombreuses victimes
Qui ne pouvaient pas, cependant, prendre la parole.

À La vue d'une fumée blanche, un paparazzi
Déguisé en indien sans plume ni tipi crie :
« *Habemus papam* », décoiffant l'air du ciel
Il ne fit rire aucun congressiste ni chef de délégation
Personne n'avait lu l'ouvrage de Bergson¹⁶
Ni l'Avis aux lecteurs de Rabelais¹⁷.

¹⁵ Film franco-belge de Marion Hänsel, 2006, adapté du roman de Marc-Durin-Valois, **Chamelle**, Jean-Claude Lattès, 2003

¹⁶ Henri Bergson, **Le Rire. Essai sur la signification du comique**, Félix Alcan, 1900

¹⁷ François Rabelais, **Gargantua**, François Juste, 1534 et Droz, 1970

« *Voyant la peine qui vous mine et consume*
Mieux est de rire que de larmes écrire
Parce que le rire est le propre de l'homme. »

Dans un théâtre d'ombres désaffecté
Une seconde conférence se tint à Genève
Nous ne pûmes, de guerre lasse, compter
Sur l'expertise du *think tank* chargé du « dossier 1975 »
Nous entendîmes les mouches voler et nul mot sur l'examen périodique universel
Des droits de l'homme et du migrant dans le pays qui les assassina sans procès.

Nous assistâmes à d'autres réunions helvétiques informelles
L'audience était composée de sourds, muets et aveugles
De poètes, philosophes, de personnes à mobilité réduite
Artistes, vidéastes, apnéistes, archéologues du savoir
Et de clowns venus faire rire les enfants expulsés
Nous les avions, certes, tous remercié de leur présence affable
Mais notre « dossier 1975 » n'avait pas avancé d'un poil !

Tristes et accablés, nous partîmes manger un kebab
Partager une soupe à la grimace et dormir
En France, dans des hôtels à bon marché
Notre budget était réduit à la portion congrue
Les délégations officielles ou fantoches
Etaient bien mieux dotées, nourries et logées
Représentation diplomatique censitaire oblige !

Voilà pourquoi... Nous nous tûmes un long moment
Le temps de lire *L'Être et le Néant*
Le temps d'écouter *Le Concerto d'Aranjuez*
Le temps de méditer *Le Cri d'Edvard Munch*
Le temps de vivre *On ne pas badine pas avec l'amour*
Le temps de faire le lit hussard et défaire le désir
Le temps de lisser le hasard et l'Histoire
Le temps de consoler notre amie la douleur
Le temps de ne pas téléphoner trop tard
Au ministre des Affaires étrangères
Le temps d'appeler sans fard pudibond
Le secret ministre de l'Intérieur.

Le soir, nous partîmes nous délasser
Le temps de danser sur de la pop'
Le temps de charger les accus'
Le temps de réviser le plan com'
Le temps de penser un nouveau *J'accuse*
Car « *de la figure du génocide il ne faudrait ni abuser*
*Ni s'acquitter trop vite.*¹⁸ »
Exhorté inlassablement le philosophe d'El-Biar
Habille architecte de la différance avec un « a ».

¹⁸ Jean Grondin, **Derrida et la question de l'animal**, « Cités » (Philosophie, politique, Histoire), n° 30, 2007/2

Nous confiâmes nos manuscrits à la mer morte
Versâmes une larme et une goutte de sang
En confidence au cri de l'océan ami
Puis nous revîmes à Genève en quintette jazzy
Secouer le cocotier du Palais des Nations Unies
Unies, je ne sais pas, mais réunies pour parler, oui
J'y étais, en vivant témoin sans parole. J'y étais !
L'agrément des associations de victimes de l'expulsion
Collective et de leur droit à la parole est à l'étude
À l'ONU, au cœur de la *Grosse Pomme*.

LA MÉMOIRE COLLECTIVE ET LA MÉMOIRE DES SABLES

Avec les chiffres et les lettres de l'infamie
Nous tatouons nos bras, cœurs et cerveaux reptiliens
Pour ne point oublier les affres de la déportation
Les cyprès et les asphodèles du cimetière des Planteurs
Recueillent en témoins naturels nos souffles épuisés
Dans le silence assourdissant du crime de l'Aïd Al-Adha.

Nous marquons au fer rouge la mémoire collective qui reste notre être-au-monde sarrien
Nous vêtissons nos corps de papier buvard
Nos âmes portent un chapeau de paille d'Italie pour écouter *Le Chant de la pluie*¹⁹
Qui dépose un baiser mouillé sur le front de l'enfant expulsé
Un tendre baiser sur le sein de la terre natale outragée et le visage pâle de l'absence.

Le bois flotté de l'exil, ciselé par les vents océaniques
Sculpte une médiathèque de silex où l'on entend rire toutes les langues
Le désert philosophe ne dit mot au jaune-or de l'alfa
Il dévêt la mémoire des sables de sa robe d'oubli.

Les Judas embourbés dans les épîtres sataniques de l'expulsion collective
Profanent les versets coraniques et le cimetière de la source blanche
Où dort mon grand-père puisatier, à l'ombre du cyprès de la vérité
Les martyrs se retournent sur leurs ombres et les transforment en soldats de plomb.

Nous pacifions la mémoire des sables
Elle va paisible de douleur en douleur
De désert en désert jusqu'à l'arbre résilient
Qui s'élève dans toutes les cours d'école
Afin de conjurer les crimes de l'histoire.

Les arbres-sentinelles portent au loin le récit de la mémoire fourragère
Ardent pain du chameau à trois bosses, oublié dans le caravansérail
Nous écoutons les chants du Sahel et le bruissement du vent
Pleurer le vol des manuscrits sahariens et la convoitise des sables du désert.

¹⁹ Badr Shakir Al-Sayyab, **Le Chant de la pluie**, Beyrouth, Dar Al-‘Awda, 1971

Dans le jardin de la vie et la mort, nous semons mots d'amour, cotillons et *ruba'iyâts*
La guerre des sables n'aura pas lieu
Nous postons alors des lettres à l'absent afin qu'il ne se trompe pas de voyage de noces
Ni qu'il oublie la guerre des religions.
Nous intimons au shakuhachi de cesser son élégie funèbre
Au roseau de garder sa langue fleurie pour l'écume du jour et l'aveu de la nuit
Au baobab de déployer son ombre sur l'ombre des fourmis sans solitude.

La menthe sauvage nie le brevet scélérat des laboratoires de la mondialisation
Le caroubier des buissons chétifs refuse la scissiparité de ses graines
Pour l'opulence des bijouteries de la 5^{ème} Avenue
Aux fleurs du grenadier, nous offrons le silence des saisons blanches
Aux roses des sables de l'anachorète, nous attribuons la lettre L du poème d'Eluard
Nous gardons pour l'hiver de la mémoire défaite et blessée
Les énigmes des trois lettres *Alif, Lâm, Râ'* des versets 10, 11, 12, 14 et 15 du saint Coran.

Pour amuser et faire patienter les dieux, nous distribuons les attributs de l'exode
Pour instruire les académies, nous laissons un poème documentaire
Vacciné contre les ruses de l'histoire, le mal de mer et des frontières.

En haut de la tour de Babel et de la bibliothèque d'Alexandrie
Nous illuminons l'impertinence poétique des livres blancs
La beauté antique des tables mathématiques
La sensualité des sphères harmoniques de Pythagore
De la canopée de la forêt vierge, nous lançons alertes et *graines d'ananas*²⁰
Dans les jardins suspendus, nous semons des grains de sumac
Nous cultivons les rêves du genévrier oxycèdre
Pour faire pleurer le crocodile du Nil dévorant le papyrus de l'*opus incertum*.

Sous le ciel des cigognes, le matin à rabats est calme
Le beau fleuve Bouregreg berce les abris de fortune
Des expulsés de l'an 1975
Le jour replie les draps de lin azur sur les roseaux de l'autre mémoire
L'eau irrigue les ateliers d'infortune
Les lettres nomades et hardies cherchent un gentil éditeur
Et un quelconque procureur de justice internationale.

L'histoire se soucie peu des morts et des vivants
L'archéologie recherche dans les ruines la genèse du crime
Le calame furtif de la mémoire outragée grave le discernement cursif
De la 25ème sourate *Al-Furqan* dans le cœur des enfants de l'exode 1975.

²⁰ Léo Ferré, **Le Piano du Pauvre**, Album, Odéon, 1954, La Mémoire et la Mer, 2006

Au cœur de la capitale des lumières
Nous recueillons les doléances des victimes
Nous lisons les cahiers d'écoliers expulsés
Soulignant l'éthique de la réparation et de la justice.

Dans les classes redoublées de la douleur politique
Nous enseignons en *palmyréen*, un dialecte
Croisé de l'araméen et du palmier-dattier
La promesse manuscrite du poète galiléen
Révélant que « *la maison réside là où bat le cœur* ».

Nous signons le livre d'or des morts analphabètes
Nos parents ne souffrent plus dans leurs tombes cardinales
Nous évasons leurs testaments ludiques
Dans l'horizon de la mémoire apaisée
Et l'aimance d'un vase bleu d'éternité et de lumière.

Nous répondons alors au père du poète :
« ... *Voici leur patrie*
Voici leur sépulture
... *Ils peuvent voyager, désormais !*²¹ »

À L'ombre des arbres de la ville-lumière
Rabat qui fit renaître nos âmes froissées
Nous saluons la Capitale de la douleur
Oujda, *Our Land of Hope and Glory*
Qui reçut, la première, nos lambeaux d'humanité
Déchirés, la nuit et le jour, par l'ogre de barbarie.

LE DOSSIER 1975, DONNER VISAGE HUMAIN À L'INVISIBILITÉ ET L'INJUSTICE

Nous donnons forme humaine au roman national
Inscrit dans les monuments et les drapeaux de la mémoire
Partagée par les natifs de la diaspora et du Royaume
Du rêve éthique ravi à la douleur naît une justice
Des cendres de l'oubli jaillit une vérité de feu
Les enfants architectes aux mains vertes du désespoir
Édifient la maison de la mémoire au cœur de l'histoire entr'ouverte.

²¹ « ... *Mon père a dit une fois :*

Celui qui n'a pas de patrie
N'a pas de sépulture
... *et il m'interdit de voyager !* »

Mahmoud Darwich, **La Terre nous est étroite et autres poèmes**, Gallimard, 2000

L 'équinoxe fuit la cruaute des saisons humaines
Nous esquissons d'autres couleurs de piété
Pour l'exode des peintres aveugles
À la douleur du chanteur de blues
Nous donnons un épouvantail de chaume
Pour effrayer la fatwa du président duodécimain.
Aux hommes sourds-muets et aveugles
Nous offrons des distiques humoristiques et mystiques
Afin qu'ils entendent tomber la pluie
Qu'ils devinent la couleur de la neige
Et enivrent leur âme monochrome de la rosée de l'aube singulière.

Au détour du fleuve charriant les cadavres de l'histoire
Et les miroirs brisés de la vérité
Dans le désert encombré de sables et de convoitises
Nous réfléchissons à plusieurs issues de secours
Pour les fourmis et les réfugiés sans solitude.

Aux Autorités absentes, occupées et oublieuses
Nous fournissons un fac-similé de nos curriculums vitae
En 1975 exemplaires grégoriens pour alimenter le « dossier 1975 » qui a faim de justice.

Harassant le procureur et l'usurier des faux-fuyants
Nous redonnons les attestations de notre foi religieuse
En 1395 exemplaires hégiriens pour réanimer le « dossier 1975 » qui a soif de vérité.

Dans les arcanes du Tribunal international, les attendus du jugement
Implorent l'heure du crédible et du réparable
De crainte d'un classement en *cold case* du dossier de l'espoir
Dans l'attente, nous actons le devoir de mémoire
Un droit moral : perpétuel, inaliénable, imprescriptible.
Le ciel des oiseaux migrants veille sur nos lourds anathèmes
La mer des migrants sans sépulture lave nos blessures méditerranéennes
L'océan pacifique rassemble nos destins pluriels
La terre nous prie de garder la fraternité de la graine de nigelle et de la fleur de sel.

Les étoiles filantes nous couvrent d'aimance
Les poètes, pour nous, décolorent la nuit
Les sables paginent le cours irrégulier de nos vies palimpsestes.
Nous donnons visage humain au devoir de mémoire
Nous donnons corps factuel à notre quête et requête de justice
Nous sauvons la langue du parjure ²²
Et de l'invective pour écrire les faits, seuls.

²² « *En manquant de mémoire, on peut se parjurer* », dit Molière

Eh bien oui, nous avons tout perdu en Algérie
Nous sommes les thuriféraires du rien
Les naviculaires du vide, les pèlerins du néant
Les sémiologues du vain, les transcripteurs du *walou*
L'île aux trésors est notre fiction favorite
Rien dans les mains, rien dans les poches
Tout dans la tronche algébrique de l'injustice et les mathèmes de l'exode
Nous sommes les généticiens de la Genèse, les tisseurs des trous noirs de l'espace-temps
Nous sommes l'origine, nous réinventons le zéro.

Nous alestons l'histoire religieuse des fardeaux de la douleur du papillon
Nous devenons les Saint-François d'Assise de l'islam du voisin
Sacré par le prophète Mohammed.
Nous voyageons dans un train fantôme
Qui transporte des ombres humaines
Il a pour matricule 1975
Un chiffre tatoué dans notre mémoire
Il a un passé simple et un futur...de hall de gare
Les pas perdus s'y échangent d'interminables salamalecs :
- *Labass* ? (Comment ça va ?)
- *Labass, Hamdou Allah* ! (Ça va, Grâce à Dieu)
- *Wa anta, labass* ? (Et toi, comment ça va ?)
- *Hamdou Allah, labass* ! (Grâce à Dieu, ça va !)
- Et la famille ? ...etc.
- Et le « dossier » des Marocains expulsés d'Algérie en 1975 ?
- Ah ! Je crois qu'il ne va pas très bien. Il est en souffrance. Cela fera bientôt cinquante ans déjà (1975-2025) qu'il attend un remède humanitaire. Il est très patient. Mais cela met à mal son sommeil. La langueur fissure sa douleur quasi humaine.
- Je vous souhaite bon courage. Ne lâchez pas l'affaire.
- Ah, non, mon frère, jamais. C'est une cause sacrée ! Nous œuvrons comme des diables pour faire advenir la vérité et la justice qui sont tout aussi sacrées !
- De mémoire d'homme a-t-on déjà vu cela ?
- Mais oui, mon frère, de nombreuses fois, l'histoire en est témoin !
- Que Dieu vous aide !
- Inchallah !

EN ATTENDANT GODOT

Bon, maintenant, qu'allons-nous faire ? Nous attendons Godot !
Nos pauvres aïeux et parents sont morts, nos ayants droit de tous pays s'impatientent
Viendra-t-il avec des fleurs ou des épines de roses ?
Nous n'avons peur ni des riens ni des *Presque Riens*²³
Nous écoutons le fond de la jarre de l'ami Laâbi
Qui répète une injonction euphorique : « *Que vos testaments soient ludiques* !²⁴ »

²³ Abdellatif Laâbi, **Presque Riens**, Le Castor Astral, 2020

²⁴ Abdellatif Laâbi, **L'Arbre à poèmes. Anthologie personnelle 1992-2012**, Gallimard, 2019
(Voir le poème *Les Petites Choses*)

Nous nous activons donc à déshériter l’Histoire
 Et la Vie qui nous ordonne humbles passagers
 Nous nous empressons d’offrir nos livres rares au vent
 Qui nous fit lecteurs des bibliothèques de l’enfer
 Nous donnons tout, tout, vraiment tout
 Nos biens matériels et leurs ombres argentées
 Le reste de nos pièces sonnantes et trébuchantes
 Et le solde de notre désespoir troué tel un vieux sou
 Au *Sans-souci*, virtuose du piano du pauvre
 Nous lèguons nos oripeaux et autres poèmes
 À l’oiseau bleu des ciels de l’aléa et des cieux sans esse ni paradis.
 À Dieu, nous laissons nos adieux simples sans retour
 Nos chapelets de prières endolories
 Et notre âme usée et pauvre comme le prophète *Ayyûb* (Job).

Puis nous nous tournons vers la langue
 Patrie de sable des expulsés et des exilés
 Là où l’enfant retrouve la terre des fourmis sans solitude
 L’azur des oiseaux migrants et le chant des cigales
 Là où il réunit la douleur de la mère et le bleu de la mer
 Là où il conjugue la fureur de l’océan et la colère du père.

L’enfant pâme devant l’infini de l’espace-temps
 C’est un soufi qui perd tout et ne garde rien
 Il n’a nulle nostalgie de l’enfance
 Il ne laisse aucun testament à l’oubli
 Enfermé dans les loculi sans date qui snobent
 L’archéologie de l’éternité contemporaine.
 L’enfant a lu tous les livres séculiers
 Il n’a pas peur du vide ontologique
 Il dort dans une bibliothèque en feu
 Qui appelle l’incendie de la mémoire.
 « *Dans les caravanes de l’exode,*
Les enfants ne craignent pas les dangers
*Comme les pères et les grands-pères.*²⁵ »

Pour alléger nos peines et délester nos ancras terminales
 Djalâl Al-Dîn Rûmî nous fit récit de son voyage mystique :
 « *Je viens de cette âme qui est à l’origine de toutes les âmes.*
Je suis de cette ville qui est la ville de ceux qui sont sans ville.
Le chemin de cette ville n’a pas de fin.
Va, perds tout ce que tu as,
*C’est cela le tout*²⁶ ».

²⁵ Mahmoud Darwich, **Je Soussigné, Mahmoud Darwich. Entretien avec Ivana Marchalian**, Actes Sud / L’Orient des livres, 2015

²⁶ Djalâl Al-Dîn Rûmî, **Mathnawî. La Quête de l’Absolu**. Traduction du persan par Eva de Vitray-Meyerovitch et Mohammad Mokri, Édition du Rocher, 2014

UNE COMMUNAUTÉ DE DESTIN VACILLE

La terre algérienne libérée avec le sang des Marocains
Pleure les blasphèmes des dirigeants iniques
L'histoire sainte embourbée hurle :
Il n'y a plus de grâce dans cette terre d'islam
L'exégète en droit coranique désemparé
Scande la constante du jardinier martyr
« *Il n'y a plus de répit confondant*
Pour les apprentis-sorciers de la haine »
Dieu leva sa Haute Miséricorde
Nous laissâmes derrière nous le ciel courroucé
Les familles, les fiancées et les amis en pleurs.

L'ENTRÉE DANS LE ROYAUME

Lions indomptables de l'Atlas
Loups des steppes impétueux et libres
Lecteurs intrépides d'Eschyle et Euripide
Riffs acrés de l'ire du mont Athos
Sémiologues des oiseaux expulsés
Nous marchions jour et nuit.

Mains vertes jardinant l'avenir
Maïeuticiens de la mémoire blessée
Nous accouchions la vérité de l'histoire
Pieds verts et rouges foulant la terre d'accueil
Sans déranger le songe des fourmis sans solitude
Nous marchions nuit et jour.

Hôtes de la maison nomade de la mémoire
Nous avons marché hier dans le sang de la foi
Nous marchons aujourd'hui dans la fièvre du cœur
Nous marcherons demain jusqu'au jubilé solennel
Des cinquante ans de notre douleur
Et de notre liberté ivre de vérité.

Nos bottes de sept lieues éclairent l'aimance
Des paysages d'un bel ocre et d'un ciel azur
Jusqu'aux fiançailles de la mer et de l'océan
Notre entrons alors dans le Royaume millénaire
Le cœur léger sans passeports ni tessères.
« *Nous sommes, enfin, chez nous !*
Sayi, Safi, rana fi bledna ! »

Nous marchions jusqu'aux confins du Sahara
Avec les alluvions du sable mordoré
Nous faisions nos ablutions rituelles
Et chauffions le pain pétri sans levain
Nous ressentîmes la foi des pèlerins
Fatigués par la guerre des religions.

Nous partagions la détresse des marées
Nous congédions la rancune du cœur expulsé
Nous lui offrîmes un verre de thé vert brûlant
Qui dérida la lecture du voyage à Cythère
Et enivra le haïku de Bashô et le tiède saké du samouraï
L'empire des signes rendit grâce
À notre mémoire d'exilés des sables.

Les feuilles de thé bénissaient les prières
Absolvaient les repentirs du voisin
Nous donnions l'hospitalité désertique
Au scorpion noir et à la vipère à cornes
Ils n'auront ainsi plus jamais peur de l'étrange étranger
Fuyant la morsure solénoglyphe du destin
La chèvre sur les branches de l'arganier fit sourire les enfants
Expulsés de leur ville natale : *Wahrân Al-Bahia*.

LE POÈME DOCUMENTAIRE

Le poème documentaire grave sur le frontispice des monuments
La douleur antique du palmier-dattier et la mémoire thaumaturge de l'enfance
Le poème documenté n'est pas un rossignol ni un sirupeux concert spirituel
C'est un dire érectile qui hante le crime des assassins de l'aube
Une langue farouche qui échappe à la morsure du temps politique
Et au venin temporel du pouvoir.

Face au souverain océan Atlantique
Les mouettes rieuses raillaient la courtoisie des cages d'or
Dans l'arrière-cuisine politique, rouillaient le mensonge et le faux-semblant
Les champs de blé de Van Gogh fuyaient la folie de l'hiver 1975
Pour un soir d'été érubescent irisant l'hospitalité du printemps
Dans une grammaire de couleurs que nous partagerons bien plus tard.
Nous quittions les prévenances assassines
Nous volions avec l'oiseau couleur tangerine
Et laissâmes à leurs remords les meurtriers de l'aube
En cet irréligieux hiver 1395.

Savourant le miel des cimes et le sel des abîmes
Nous rompions le pain noir et les liens de l'outrage
Avec nos mains gelées d'histoire.

Nous migrâmes dans le nom des roses des sables
Nous écutions, ahuris et ravis, l'Astre de l'Orient
Qui psalmodiait : « *Certes, la patience a des limites* ²⁷ »
Le chant désespérait les ruines pharaoniques
La douleur abstème enivrait le temps chimérique.

« *L'expulsion des étrangers est leur sanctuaire à répit* ²⁸ »
Révèle le comte Zaroff, érudit des sables mouvants
Et de la chasse à l'homme, le plus dangereux des jeux.

Aujourd'hui, nous déconstruisons les sophismes de l'obscur
Afin qu'adviennent les jours amènes
Et les nuits folles de rêve, de val d'argan et de jazz
Nous appelons de nos vœux époumonés la vérité nue.

Nous taisons à mi-mots notre lassitude crépusculaire
Les langueurs diplomatiques n'étiolent pas notre courage
Somme herculéenne de nos solitudes politiques
Notre loyauté est l'honneur qui étoile les chants du possible
En nous, fleurit la cinquième saison
Y poussent les mots bléés de l'exode
Y reposent nos demeures furtives
Au milieu des champs arables du paisible.

Nous ne quémandons aucune fleur blanche
Nous cheminons seuls dans *la via dolorosa* sans affect ni pathos
Le cœur battant contre l'oubli assolé aux droits légitimes de tout homme :
Le respect de la dignité humaine, la réparation des préjugices
La vérité et la justice.
Nous sommes les exilés de l'année 1975
Nous ciselons le devoir de mémoire pour l'an 2025
Un droit éthique : perpétuel, inaliénable, imprescriptible.
Obligés de porter les fardeaux des aléas de l'histoire
Tel un *Coup de dés*, qui, *jamais n'abolira le hasard* ²⁹
Nous relevons les défis des sables :
Les accouchements de l'histoire, les convulsions de la justice
L'étendue qui passe sur le souvenir
L'oubli qui a peur de la nostalgie
La mémoire qui n'aura bientôt plus d'âge
L'espace qui érode la sagesse du paysage
Le temps et l'injustice qui incendent nos cheveux de vieillesse.

²⁷ Fatima Ibrahim Al-Sayyid Al-Beltagi dite Kawkab Al-Chark, Al-Sayyida Oum Kalthoum, Chanson *Li sabri hûdûd*, Album « Li Sabri Hûdûd », 1963

²⁸ **Les Chasses du comte Zaroff**, film américain de Ernest Beaumont Schoedsack et Irving Pichel, 1932 (adaptation d'une nouvelle de Richard Connell « **The Most Dangerous Game** », publiée en 1924).

²⁹ Stéphane Mallarmé, **Un Coup de dés jamais n'abolira le hasard**, Édition de la NRF, 1914

LA MÉMOIRE DÉFAITE

Nous entreprenons l'écriture de nos destins
Tournés dans la glaise d'une grammaire
Mémorielle rebelle au *fatum*
Avec une encre qui ne vient pas de Chine
Une langue de sabir botanique sans racine
Qui aura conjugué le verbe excommunier
D'une *fatwa* militaire 1395 ordonnant l'exode 1975.

La nuit n'avale pas les cadavres exquis
Nous veillons sous les soleils vertigineux
Nous ne redoutons pas la mort de Dieu
Nous étirons l'espace-temps des dilemmes jusqu'à la vérité cosmique de la voie lactée
Qui n'est pas un tribunal du ciel ni un champ constellé de pardons.

Nous entendons toutes les dialectiques
Nous sommes un vaste théâtre antique
Nous parlons toutes les langues de Babel
À l'exception d'une seule, devinez laquelle ?

MÉMOIRE D'UNE ÉPOPÉE FUYANT LA LÉGENDE

Notre épopée est une histoire vraie comme on dit au cinématographe
Le temps aura passé sur son lyrisme comme un train d'enfer judiciaire
Nous sous-titrons les faits historiques pour confondre les tueurs de l'abattoir.

Nous disposons d'une mémoire clinique des mots et des choses de l'expulsion collective
Nous sommes vaccinés contre le mal et le vague à l'âme
Nous descendons des guérisseurs du désert
Notre caducée porte le numéro 1975.1395
Nous soignons l'amnésie des procès en souffrance
L'hémiplégie de l'histoire et l'insomnie des tueurs
Grande et vertigineuse est notre médecine mémorielle.

Nous venons du désert des pharaons noirs
Nous sommes les incorruptibles herboristes
Du vaste cimetière des légendes africaines
Plein d'ivoire, de poussière et de mémoire d'éléphants.
Kafka et la Grande Administration vénèrent
Nos noms et totems sanctifiés par le sirocco
Écrits en lettres d'or et en chiffres de sang rouge
Dans le Grand Livre vert des sables.

Le nombre des Marocains expulsés d'Algérie en 1975
Est enregistré dans le silex des grains de sable
Et la remise protéiforme des calendes grecques
La cour de justice peut dormir sur ses deux oreilles.

Qu'attendons-nous donc ?
Qu'il pleuve dans le cœur désertique ?
Que les hommes disent la vérité à leurs semblables ?
Que les bourreaux se rendent au palais de justice ?
Que les victimes tendent la joue gauche ?
Que l'on chasse l'étranger et le naturel ?
Que la paix revienne au galop ?

Qu'attendons-nous donc ?
Que fleurisse le Grand Maghreb des États unis ?
Que cesse la bataille du raï entre Oran et Oujda ?
Que Godot revienne en prophète mahométan ?
Que les dholes, les lycaons et les coyotes désertent
Le cri primal des odes carnassières de leurs tanières ?
Que le vent soulève les sables du pardon, cachés sous le tapis ?

Qu'attendez-vous donc ?
Que le printemps arabe devienne la saison des amours ?
Que la prairie parfumée ébranle les corps soumis à l'art du conjoindre
Que la poésie antéislamique redevienne la métrique du jouir ?
Que sous le képi-turban ou sous le turban kaki souffle la liberté politique ?
Que l'enfant seul sonne l'hallali de la barbarie, du fanatisme, de l'obscurantisme, la corruption, le national-populisme, la mutilation des rêves et des jeunes filles ?
Que l'enfant de la mémoire vous épargne les ravages d'autres « *ismes* » et séismes ?
Que le paradis vienne à vous dans un train d'enfer ?

Lourd à porter est l'arbre des interrogations
Rude à écrire est l'album africain du nord
Scarifié de rides politiques et diplomatiques
De mensonges systémiques et de vieilleries sans âge
... « *Li wasfi halatina* »
Pour reprendre le phrasé du poète
Et le dire en arabe :
« Décrire notre état ».

LE CYPRÈS DE LA VÉRITÉ

L'arbre des interrogations est une brûlure de l'histoire
Ses branches vertes portent *volens nolens* des fruits
Fragments d'une autre interrogation.

Nous tenons sur nos frêles épaules
Abîmées par la nuit diplomatique et juridique
Le dossier faramineux des Marocains expulsés d'Algérie
En mille neuf cent soixante-quinze
Il pèse lourd dans la conscience des bonnes volontés.

Le « dossier 1975 » comme nous l'appelons familièrement ne dort que d'un œil
Veille sur lui un papillon blanc aussi léger qu'un flocon de neige
C'est notre seconde terre d'exil
Un *no man's land* perclus de rhumatismes
Un *per diem* embarrassé de vérité
Un viatique pour la paix des âmes.

Le « dossier 1975 » n'est pas exceptionnel
Il n'a toujours pas de numéro d'enregistrement
Ni texture internationale officielle
Il est léger comme une plume d'Auvillar
Il a une mémoire d'éléphant
Il sonnera le glas de l'injustice
Un jour ou peut-être une nuit.

Le « dossier 1975 » porte la douleur des exilés
Et l'être fissuré des familles déportées
Il est le souffle de leur cri de justice
Il vit dans la langue d'une genèse oubliée
Il est le chemin de la maison de la mémoire
Et l'âme de la paix des frontières
Il demeure l'esprit de l'abord du pardon.

Devant les atermoiements d'une justice fantôme
À New York, Genève ou dans un céleste hub
Nous dressons la liste des personnes disparues
Des biens meubles et immeubles séquestrés
Des vies brisées qui n'ont pas de prix
Accessoirement des objets perdus
Des dégâts collatéraux et du mal irréparable
C'est notre liste maghrébine du chagrin de Schindler.

Les associations de soutien des Marocains expulsés d'Algérie
Dénoncent, avec *le Comité pour la protection des droits*
De tous les travailleurs migrants
Et des membres de leur famille,
La loi de finances scélérate algérienne de 2010
Vorace et inique qui nationalisa nos biens
Renommés « abandonnés » ou « vacants »
Comme les reliques d'une fortune post-coloniale.

La guerre des sables comme la guerre de Troie
N'aura pas lieu
Nous avons les armes pour révoquer l'oubli, le déni de l'histoire
Et faire advenir la vérité.

Nous éconduisons la litanie des chapelets de prière
Nous refusons les injures et les formules conjuratoires
Nous avons assez tendu la main aux apprentis sorciers
La guerre de Troie peut avoir lieu
Aimé Césaire nous a légué ses *armes miraculeuses*.

Nous cherchons, cependant, la paix
Avec toutes les âmes de bonne volonté
Les enfants de la ronde sans frontières
Le jurent sur la sacralité du pain secourable.

« *Mais nous sommes encore là-bas...*
Sur le terrain conflictuel de la lecture du passé :
Qui a commis l'injustice ?
Et qui s'excuse à qui ? ³⁰ »

Entendons donc l'apophtegme de Djalâl Al-Dîn Rûmî :
« *La vérité est un miroir tombé*
De la main de Dieu et qui s'est brisé.
Chacun en ramasse un fragment et dit
Que toute la vérité s'y trouve. ³¹ »

Lisons également le dit du poète Mahmoud Darwich :
« *La vérité a deux visages*
Et la neige est noire sur notre ville. ³² »
Étonnant, non !

³⁰ Mahmoud Darwich, **L'Exil recommencé**, Actes Sud/Sindbad, 2013

³¹ Djalâl Al-Dîn Rûmî, **Le Livre du Dedans, (Fihi ma Fihi)**, traduit et présenté par Eva de Vitray-Meyerovitch, Sindbad, 1975 ; Babel, 2010

³² Mahmoud Darwich, **Anthologie poétique (1992-2005)**, Édition bilingue, Actes Sud, 2009

SOCIOGRAPHIE D'UNE HÉRÉSIE RELIGIEUSE

ILS ONT SOUILLÉ DAR AL-ISLAM

Des généraux hâtivement décorés, riches marchands hydrocarburés
Rentiers de la mémoire du sang réifiant l'Histoire selon leur pli
Prenant le peuple sidéré en otage, bricolèrent une fatwa politico-militaire
Puis, sans vergogne, souillèrent *Dar Al-Islam*
Le treize décembre 1975, le dix Dhû Al-Hijja 1395

Alors, Croyants de tous pays, n'oubliez pas au cœur de vos rituelles prières
Au cours de vos sacrés pèlerinages visitant les saints et les bienheureux
Louant les prophètes et les anges, aimant et craignant les divinités
N'oubliez pas 1975... N'oubliez pas 1395.

N'oubliez jamais la sentence criminelle :
« Ils » nous ont sacrifiés comme des moutons
Les jours sacrés de l'*Aïd Al-Adha* !
Portez notre *dou'â* (prière) où que vous irez
Nous ne pouvons dire avec le Christ qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient
Ils ont les mains tâchées de sang furieux.

Nous partagions la même communauté spirituelle
Dormions dans la félicité religieuse des prophètes
Nous ignorions, cependant, notre douleur à venir
Les policiers, soldats et gendarmes coagulés foncèrent sur nos scalps totémiques
Tombait l'irréparable forfaiture sur nos prières inachevées.

UNE PRIÈRE SOUFIE POUR L'ABSENT

En tant que paisibles soufis vêtus de laine (*souf*)
Nous partageons l'écoumène des gens du livre (*ahl al-Kitab*)
Nous écoutons le concert spirituel des oiseaux (*samâ'*)
Nous avons fait notre demande (*talab*)
À l'amour ('*ishq*)
Nous nous sommes détachés (*istighnâ*)
De l'arbre de la connaissance (*ma'rifat*)
Dans la stupéfaction (*hayrat*)
Et l'émerveillement ('*ajab*)
Nous avons fait vœu de pauvreté (*faqr*)
Et d'anéantissement (*fanâ*)
Devant la grâce de l'espérance (*ni'mat al-rajâ*)
Et l'unicité de Dieu (*tawhid*).

UNE FATWA POLITICO-MILITAIRE

La nuit de toutes les ignominies couvrit le soleil et le jour naissant
Les oiseaux vomirent leurs entrailles
Les fleurs rendirent leur tablier de couleurs
Les chats de gouttière cessèrent de miauler
Les chiens errants devinrent sédentaires
Les ânes baissèrent leurs oreilles légendaires
Les abeilles oublièrent le nord magnétique
Le pain perdit sa saveur magnanime
Hérodote des déroutes célestes, dieu dégouté par ses obscures créatures
Leva impitoyablement sa Haute Miséricorde.

De bariolés chefs galonnés
Saigneurs du bled morcelé
Seigneurs coloniaux de l'oued
Requins de ruisseau, grisets sans dents
Sentant la *chemma* verdâtre
Décrétèrent une *fatwa* scélérat :
Chassons les Marocains de notre pays !

ILS ONT SEMÉ LA HAINE

Gestionnaires d'un dessein criminel
Ils prirent en otages les Marocains d'Algérie
Ils voulaient ainsi supplicier la Marche verte
Qui évacuait le colon espagnol des sables
Dans l'ombre algéroise du cercle secret
Grouillaient les bêtes du complot
Qui se tordaient en éléments de langage
Que dire au peuple ?
Que dire au monde ?
Avec la nuit tombèrent les remords
Sur les cartes truquées des états-majors
Les ténèbres se refermaient sur leurs marinades.

La Gouvernance militaire sema la terreur et la haine
Arracha les enfants à leur sommeil de fraternité
Ne tomba du ciel révulsé que désespérance
La mer transfigurée par le mal vomit les tréfonds de sa mémoire
Sur les rives corrompues de l'outrage
L'océan mortifié retint ses marées miraculeuses
La terre humiliée déserta leurs mensonges
Personne n'était dupe de leur jeu de dupes.

Dans les cimetières fragmentés, l'arbre de la mémoire veille
Les racines vernaculaires de la terre bercent le martyre de nos morts sacrés
Enterrés à Oran, Alger ou Constantine.

En attendant Godot³³
L'autre nom de la vérité
La réparation et la justice
Sous le figuier sycomore de l'exode
L'enfant s'endort comme un ange
Dans les bras meurtris de son père.

ILS ONT DÉSHONORÉ LEUR DETTE DE SANG

L'aube du parjure pleure l'âme des *chouhadas* Marocains
Morts pour la libération et l'indépendance de l'Algérie
Leur mémoire orpheline est fleurie de loin par nos esprits pèlerins
Et les prières des anges sans frontières.

La mémoire est un devoir d'écolier qui devient un mémorial
Le devoir de mémoire est un acte politique
Qui murmure aux générations présentes et futures :
« Venez avec nous apaiser le désespoir de l'histoire ».

Particule de Higgs enfouie dans un axiome mathématique
Particule de Dieu endolorie dans une prière surérogatoire
Particule humaine dormant dans le cœur des Marocains expulsés d'Algérie
La mémoire défaite est une fractale qui habite une fougère.

VIES FRAGMENTÉES ET DÉCHIRURES SINGULIÈRES

Une Mère-Courage, *Stabat mater* des sables

Accompagnée de ses sept enfants déchirés
Fut expulsée de sa ville et terre natales
Déportée sans pitié, avec pertes et fracas.

Entre ses mains frigorifiées, un couffin d'ombres
Sur son pauvre dos voûté, un vieux châle outragé
Le reflet pâle de la lune accompagnait ses soupirs
Éclairait incidemment son désespoir sans nom
Et l'âme suppliciée de ses enfants
Qui ne savaient où aller, où manger, où dormir,
Qui ignoraient où étudier, où habiter et soulager leur conscience puérile.
Que dire ? Que faire ? Que penser ?
Comment demeurer dans le silence sans maudire ?
Mère-Courage expulsée, le jour de Aïd Al-Adha
Pour avoir convolé en justes noces avec un mari marocain ?
Expulsée, le jour de la fête de l'alliance et du sacrifice
Pour avoir prié un autre dieu ?

³³ Samuel Beckett, **En attendant Godot**, Éditions de Minuit, 1952

Expulsée, le jour de la communion musulmane des âmes
Pour avoir partagé le sel de la terre et l'amertume d'une communauté de destin ?
Comment entendre une si sordide excommunication ?
Sinon comme un sacrifice humain sacrilège
Et une défaite de l'esprit et de la foi ?

Comment ne pas hurler avec les loups des steppes ?
Seule, face au visage silencieux du monde, Mère-Courage s'interrogeait
Comment continuer de prier ?
Une foi devenue fantôme, un dieu resté coi
Comment regagner la sérénité d'une demeure ?
Dans une mer gelée de tentes humanitaires
Comment envoyer ses enfants à l'école de la douleur ?
Devant le béant obscurantisme et le meurtre des lumières
La mère fut dépouillée de ses ultimes bijoux à la frontière de l'infâme
Frères et sœurs en islam, par-delà les frontières, dites-vous !
Désormais, quand elle entend le mot *oumma*, elle change de confession intérieure.

Les tentes humanitaires du Croissant-Rouge Marocain
Et de la Croix-Rouge Internationale abritaient ses enfants las
Le cœur brisé, elle ne dormait plus depuis de longues nuits
Elle pensait à sa défunte maison sans sépulture
À la famille laissée de l'autre côté de la frontière
Elle bredouillait la mansuétude du temps ordinaire
Qui livrait l'intranquillité des jours et des nuits
Au châtiment divin de l'insecurable hasard.

Mère-Courage n'avait plus de larmes
Ses yeux absents souffraient l'incendie de la mémoire
Elle n'avait plus de mots pour prier
La douceur avait perdu ses arpèges
Dans la nuit du mal hiératique
Sa bouche n'avait plus de salive
La saveur du temps s'était aigrie
Dans le carême des visages floutés par l'exil.
Elle n'avait plus d'eau de source pour conjurer le sort
Se purifier de la disgrâce et de la douleur sans fin.

Blessée par l'impéritie d'un État malveillant et vengeur
Malmenant sa propre confession religieuse
Elle maudissait l'indigente gouvernance qui expulsa ses propres enfants
Qui hypothéqua l'avenir de sa progéniture pour le siècle des siècles
Elle ne dit pas amen, elle ne dit plus amen !

Mère-Insurgée devint une acharnée justicière
Elle ne craignait que les froidures de l'hiver
Elle avait la lutte contre l'injustice chevillée au corps
Elle était seule à défier les urgences de la survie
L'époux emprisonné à Oran manquait à l'appel
Elle n'ouvrait plus aucun cahier d'histoire ni de géographie
Son ciel se vidait de toutes les prophéties
Son âme vint à oublier la direction de la Mecque.

À L'école de la douleur politique
Les tables de classe offraient la pitance quotidienne
Les tentes humanitaires tendues d'espoir
Entretenaient la chaleur de leur tissu écru
Les papillons de nuit partageaient la langueur du temps
Les cauchemars des enfants gelés d'exil à la ville-frontière.

Mère-Martyre narrait l'exode des familles déchirées
Les vies saccagées et les maisons spoliées
Les regards vengeurs et les visages hagards
Elle ne souffla mot à l'espérance de l'hiver
Qui se rappelait que le patriarche *Abraham-Ibrahim*
Offrit son propre fils en pieux holocauste
Que sauva l'immolation rituelle du mouton ?
Mère-martyre n'eut point d'alternative prophétique
Elle perdit à jamais la foi d'*Habiller le ciel*.³⁴

Dans un mouchoir analphabète, elle enferma tout ce malheur imbécile
Puis cela le désarroi des enfants dans le havre d'une oraison nomade
Elle cacha dans son cœur vaillant la tempête de leur émeute intérieure.

Mère-Courage, née à Oran, en mille neuf cent trente-trois
A fermé ses yeux pour l'éternité minérale
Un quatorze juin deux mille dix-huit à Rabat
Elle repose au cimetière Al-Saddik à Rabat
Aucun membre de la famille algérienne n'a pu venir
À ses obsèques, à cause de la fermeture des frontières
Sa tombe bleu ciel reflète le camaïeu de la mer d'Oran
Son âme vogue dans l'azur des oiseaux migrateurs.
Repose en paix, maman !

³⁴ Eugène Ébodé, **Habiller le ciel**, Gallimard, 2022

Les enfants expulsés perdirent leur âge
À la promesse de l'aube qui ne vint pas
Leurs jouets à l'âme chancelante furent crucifiés
Sur les barbelés phtisiques des frontières.

Ils oublièrent leurs amis d'enfance et le sommeil
Le mal endiguait le flot tête de leurs rêves puérils
Le temps se décolora dans leurs mains innocentes
De lourds effrois emprisonnaient leur sourire
Leurs yeux sans larmes n'avaient d'oraison
Que les morsures de l'hiver qui gelaien leur âme
Leur jeune vie s'échouait dans les confins de l'oubli
De la légende mort-née de l'hospitalité arabo-musulmane.

Les sombres autocrates avaient écourté leur enfance
Les soldatesques arraisionnèrent leur vie précoce
Dans un port d'angoisse et de détresse
Naufragés dans un camp de tentes humanitaires
Ils regardaient pleurer le firmament incrédule.

« *L'exil est la fissure à jamais creusée
Entre l'être humain et sa terre natale,
Entre l'individu et son vrai foyer,
Et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable.* ³⁵ »

L'exil fait mal à la fragmentation de l'espace-temps
L'exode fait deuil à l'impossibilité du deuil
L'expulsion ronge le cœur des vivants et des morts sans linceul
La spoliation des biens de ses frères salit l'honneur
La déportation outrage la mémoire et le martyre des Marocains pour l'Algérie.

Quand se ferment les frontières terrestres
Il reste aux enfants géographes de l'exode
L'archive maritime ou céleste de la douleur
Ainsi que le conte rédempteur du marchand de sable :
Il était une fois un monde qui n'avait pas de frontières
Un crime contre l'enfance est un crime contre l'humanité.

³⁵ Edward W. Said, **Réflexions sur l'exil et autres essais**, Actes Sud, 2008

Un père fut emprisonné dans une geôle médiévale
Humilié et torturé par les descendants de ses frères de lutte
Pour la libération et l'indépendance de l'Algérie
Il était une figure historique de la résistance populaire
Veillée par le mont *Murdjajo* du quartier des Planteurs.

Outragé par les injures des policiers feignant d'ignorer son martyre colonial
En cruelles représailles de sa résistance, son épicerie était régulièrement éventrée
Par les soldats français armés jusqu'aux dents
J'ai toujours en mémoire quand ses derniers lui intimèrent de gratter avec ses griffes
l'inscription « *Vive le FLN* » inscrite sur les murs de l'épicerie légendaire
La tête en feu, la mémoire défaite et parjurée, le père-résistant se mura dans le silence.

Le cœur serré, le visage nu et trompe-la mort
Ses restes d'humanité s'éteignaient dans les engelures de l'oubli
Agonisant dans l'irréparable d'une mémoire blessée à jamais
Le père tourna le dos à la félonie de l'histoire.

Le père pleurait, parfois, son père qui reposait
Au cimetière de la source blanche, *Aïn Al-Beida*
Témoignant de l'enracinement ancestral marocain
Il suppliait secrètement le génie du cyprès d'apaiser
La douleur minérale des tombes marocaines abandonnées.

Père-Résistant, né à Er Rachidia, en mille neuf cent vingt-cinq
A fermé ses yeux pour l'éternité des sables
Un dix-neuf décembre deux mille dix-neuf à Rabat
Il repose au cimetière al-Saddik à Rabat
Aucun membre de la famille algérienne n'a pu venir
À ses obsèques, à cause de la fermeture des frontières
Sa tombe ocre reflète les couleurs de l'oasis natale
Où veille le palmier-dattier du voyageur-mendiant (nakhlat al-sabil).
Repose en paix, papa !

Un grand-père mortifié perdit la raison
Au cours de l'expulsion collective et la déportation
Il lacéra avec ses mains nues et ensanglantées
Les barbelés du fermier de l'Illinois qui servaient de frontières.

Il haranguait les ombres qui avaient oublié
Les martyrs Marocains tombés pour l'indépendance
Du peuple Algérien frère, le peuple, disait-il !
Pas le gouvernement auteur de la forfaiture
Nahnou melihin, nous étions unis par le sel
Répétait-il, dans le désert nostalgique.

L'aïeul avait le visage cramoisi d'indignation et de colère
Sa clairvoyance vacillait avec le temps endolori
Il retrouvait, par moment, son calme et sa sagesse
Il posait alors douloureusement ses genoux par terre
Prenait une poignée de terre qu'il embrassait avec ferveur
Puis la jetait, furieusement, à la figure servile
Du général enguirlandé et de son acolyte soldatesque :

« *Touchez, sentez, humez, pleurez*
Cette terre est encore humide de leur sang
Et des larmes de leurs veuves et orphelins
Le sang versé par les Marocains d'Algérie est le fac-similé
De leur martyre historique, indélébile !
Ne me dites pas que vous ignorez ces faits d'armes
Oui, ils ont sacrifié leur vie pour votre libération
Vous faut-il autre chose de plus pure et sacrée ?
Têtes de monstres et d'autruches moutonnières
Écoutez, mordez vos doigts et pleurez encore !

Qui pourra réparer les vivants ? Qui adoucira la mémoire des morts ?
Qui fera témoigner les reclus du silence ? Qui leur redonnera un brin d'espérance ?
Qui leur présentera des excuses ? Qui osera solliciter leur pardon ?

Le grand-père avait la mine défaite, le corps tremblant peinant à maintenir sa canne en bois de cèdre sculpté. Il reprenait péniblement son souffle puis lançait son implacable réquisitoire historique, mémoriel :

Savez-vous...

Que la présence du Maroc aux côtés de l'Algérie a été sans faille jusqu'au dernier jour de l'indépendance ? Que le groupe politico-militaire algérien nommé *Clan d'Oujda* s'est édifié sur la première communauté algérienne installée au Maroc en 1840, accueillie après la défaite de l'Émir Abdelkader et sauvée du massacre planifié par l'armée coloniale ?

Qu'après le déclenchement de l'insurrection du 1^{er} novembre 1954, le Maroc a abrité toute une génération d'Algériens, de résistants et de familles fuyant les représailles de l'armée française ?

Savez-vous encore...

Que le Maroc a équipé, armé, soutenu et donné asile aux moudjahidines Algériens, à l'armée des frontières (10 000 hommes à l'Ouest), à son état-major général (EMG) à Oujda et à l'École des cadres de l'armée de libération nationale (ALN) à Dar Al-Kebdani, une commune rurale du Rif ?

Que les fermes-usines marocaines clandestines de production d'armes et de munitions ont alimenté les nombreux maquis de l'insurrection algérienne jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, le 5 juillet 1962.

Ce sont des ateliers où 250 à 300 ouvriers ne voyaient jamais le soleil derrière des murs aveugles pour éviter l'espionnage et le repérage par l'armée française.

Nous citerons les ateliers spécialisés des villes qui suivent :

Bouzniqa : fabrication de bombes, grenades, armes blanches et 10 000 mitrailleuses made in ALN, testées dans un tunnel souterrain avant leur livraison pour le champ de bataille des maquis algériens.

Témara : fabrication de pistolets-mitrailleurs d'origine française, PM MAT 49, et armes blanches.

Kénitra : fabrication d'armes légères et de munitions.

Souk-al-Arbaâ : fabrication de bombes, grenades, torpilles Bangalore (charges explosives placées à l'intérieur d'un long tube).

Mohammedia : fabrication de mortiers légers pour des tailles d'obus de 45 mm, 60 mm et 81mm.

Skhirat : fabrication d'armes légères d'artillerie (lance-mines et mortiers) et explosifs.

Tétouan : fabrication de grenades.

Le poème documentaire est, certes, épique mais relève aussi d'une historiographie fouillée, pour concrètement signifier l'ampleur du parjure religieux, du drame humain, de la faille sociale et surtout de la félonie historique et politique que représente l'expulsion collective des Marocains d'Algérie en 1975.

« *À cela, l'aïde s'ajoute le labeur de la taupe* », dit le poète Abdellatif Laâbi.

Le travail de documentation historiographique est un chantier ouvert pour les sciences humaines.

Savez-vous... Amis Algériens, crie l'aïeul dévasté par la douleur historique,

Que la ville d'Oujda a servi de base logistique à l'armée de libération nationale pour les opérations révolutionnaires et de sabotage dans l'Oranie voisine ?

Qu'elle a accueilli le siège de l'état-major de la Wilaya V (unité territoriale ou région militaire de l'ALN durant la guerre d'Algérie) de l'Oranie, commandée successivement par Larbi Ben M'Hidi, Abdelhafid Boussouf et le colonel Houari Boumédiène.

Que des offensives armées ont été réalisées avec l'armée de libération marocaine (ALM) dans les monts des Traras et de Tlemcen en 1955 et dans l'Atlas saharien en 1956 ?

Que les cargaisons d'armes et de munitions pour l'Algérie sont acheminées depuis le Nord du Maroc, via Nador, de la région de l'Oriental via Oujda et par les caravanes du Sud Saharien Marocain pour renforcer les maquis et actions urbaines des wilayas de l'intérieur ?

Que les ateliers de couture de l'Oriental ont œuvré, jour et nuit, pour aider à l'habillement de l'armée algérienne et confectionner les multiples drapeaux de l'indépendance !

Vous rappelez-vous que les youyous de la libération ont retenti de part et d'autre de la communion des frontières ?

Savez-vous encore...

Que le colonel Boukharrouba dirigea le *Clan d'Oujda* et l'armée des frontières avant de présider la République Algérienne, sous le nom de Houari Boumédiène, après le coup d'État du 19 juin 1965 ?

Dix ans après, ironie de l'histoire ou félonie de certains dirigeants politiques, le gouvernement de ce même président, en représailles de la Marche verte, procède, durant l'hiver 1975, à l'expulsion collective, violente et arbitraire d'environ 50 000 familles marocaines soit environ 300 000 personnes vivant en Algérie, depuis des lustres et des générations ?

Savez-vous que le *Clan d'Oujda* a donné à l'Algérie indépendante une grande partie de ses présidents successifs, depuis le coup d'État du 19 juin 1965 ?

Et qu'il a scellé, jusqu'à ce jour, le destin politique, économique, militaire de l'Algérie où l'armée occupe la place privilégiée, selon les historiens et analystes ou dirigeants politiques.³⁶

Savez-vous encore qu'un autre président Algérien, né le 2 mars 1937 à Oujda, a grandi, joué, étudié et prié sur cette terre chérifienne, éducatrice, bienveillante et hospitalière ?

« *Que vous faut-il d'autre comme prière et repentir
Pour lever le déni historique et reconnaître le parjure ?
S'excuser, rechercher le pardon est du ressort
Des héritiers du gouvernement auteur des représailles dramatiques. C'est aux coupables de faire repentance.* »

Il n'est pas question de culpabiliser une nation entière ni un peuple frère, tout au contraire, il faut œuvrer pour un processus de réconciliation et une solution de progrès durable. Comme l'écrit l'historien Jean-Pierre Rioux « *le mal n'est pas une catégorie historique ou une maladie collectivement transmissible ...*³⁷ »

Une grand-mère désespérée se lamentait

Devant la maison vide de sa fille expulsée
Doublement mortifiée par l'expulsion collective
Et le bannissement de ses petits-enfants oranais.

Elle ne levait plus ses mains tremblantes au ciel
Elle rangeait immanquablement sa souffrance
Dans l'armoire blanche des ténèbres de la foi
Le voyage au bout de la nuit virait au cauchemar
Enflammant la conscience malheureuse
L'âme chancelante ne savait plus à quel saint se vouer
Les génuflexions des prières chagrines
Faisaient vaciller la foi, la mémoire et la raison.
Sa vie et ses racines souffreteuses agonisaient
L'aïeule peinait à parler une autre langue des soupirs
Elle hurlait contre les rastaquouères sans nom
Qui avaient scellé l'oubli sur les tombes de sa parentèle
Restée, pour l'éternité, dans un cimetière mortifié
À Oran, Alger ou Constantine.

³⁶ Ferhat Abbas, **L'Indépendance confisquée**, Flammarion, 1984

« Semant des cadavres sur sa route, Boumédiène faisait la conquête de l'Algérie. C'était la seule guerre qu'il fit. »

³⁷ Jean-Pierre Rioux, **La France perd la mémoire**, Perrin, 2006

« Vous savez que les exilés, les déportés, les expulsés, les déracinés, les nomades
Ont en commun deux soupirs, deux nostalgies, leurs morts et leur langue. ³⁸ »

Revivifiant mystiquement *Al-Rahîm*
Le lien du sang, de la chair et de l'affect
L'aïeule se recueillait sur les corps fictifs
De la mémoire de sa famille dispersée
Récitait la sourate *Al-Rahmân* et tombait en pleurs
Un ange passa sans mot dire.

La mémoire défaite se repliait sur la douleur
Comme une peau de chagrin lacérée
Par une date fatidique qui s'évanouissait
Dans l'oubli de la raison des lumières.

La grand-mère croisait ses mains tremblantes
Sur l'amour inénarrable qui avait porté son âme
Jusqu'aux confins du mal sans nom
Qui broya brutalement la chair de sa chair.

Mort, où est ta défaite
Quand chutent les ténèbres de l'hiver ?
Douleur où gardes-tu tes frontières
Lorsque tombent sans remords les feuilles d'automne ?
Âme où s'achève ton pèlerinage
Quand tu oublies le printemps des hirondelles ?
Où se défaire de la mémoire des sables
Lorsque brûle l'été des interrogations ?

« *Il n'y a pas de fête pour la mémoire défaite*
Il n'y a pas de saison pour la douleur lancinante
La vérité n'a pas besoin de prière surérogatoire
La justice attend peut-être la fureur des autans »
Voilà ce que nous répétait l'intrépide grand-mère.

Un amoureux transi d'affect et de passion
Foliotait le roman d'amour évanescant
Il n'eut guère le temps de dire adieu
À sa promise condamnée au silence des sables.

L'ogre de Barbarie militaire déchira ses tendres sentiments de fiancé
L'amour apatride gagna en cruauté ce que la meute eunuque rasa
Comme butin de guerre et rapine
L'amoureux ne dit au revoir à personne même pas aux ombres du désir.

³⁸ Jacques Derrida, **Hospitalité, vol. I, Séminaire 1995-1996**, Seuil, 2021

Le tombeau des remords glaçait le souvenir intérieur de la bienaimée
Et de tous les matins du monde
La nuit de satin blanc chassait les rêves
La frontière des interdits emporta les lettres d'amour fragmenté.

Blessé, l'amoureux tatoua les verbes aimer et haïr
Dans son cœur de sable mordoré
Subséquemment, il ajouta l'adverbe pourquoi
De quelle frontière aimer ailleurs est-il le nom ?
Écrit-il, désespéré, à la sophiste Barbara Cassin³⁹ et au platonicien Alain Badiou.

Le dépit amoureux détourna le crépuscule des dieux
Le jour d'hiver malmena le songe de la nuit d'été
L'amoureux se cadenassa le cœur blessé
Dans la tour médiévale de son for intérieur
Des couleurs éteintes nouèrent l'absence
Nuances d'outre-noir et ravin d'ombres
Prison sans aube des mille et une nuits
La détresse mutilait le roman lyrique
Les vertiges de l'amour déchiraient les frontières.

La maison algéro-marocaine de l'amour se fissurait
La fin des romances confondait la ville radieuse des fiançailles,
Wahrân al-Bahia qui mourait d'amour, qui était peut-être morte
Mais qui vit toujours dans le cœur des amoureux.

« *L'amour sans frontières est à réinventer dans la confiance faite au hasard* »
Assuraient la philologue et le philosophe au jeune amoureux transi et brûlé⁴⁰.

La tendresse absente des mains désunies
Glaçait l'hiver de l'Aïd Al-Adha 1975
L'ordalie des sables devenait insurmontable
L'amour ne dura que l'aube d'une promesse.

Les opéras de Roméo et Juliette peinent à décrire le drame algéro-marocain
Lacéré par les barbelés des frontières
La mort tragique de Roméo a défloré la belle Juliette
« *Et pour cette offense, nous l'exilons sur-le-champ.* ⁴¹ »

Le dialogue amoureux est un émoi de deux funestes destins
Il cloue l'espace-temps dans une féerie qui transcende les frontières.

³⁹ Barbara Cassin et Alain Badiou, **Il n'y a pas de rapport sexuel : Deux leçons sur « L'étourdit » de Lacan**, Fayard, 2010

⁴⁰ « *Je sentis tout mon corps et transir et brûler* » Racine

⁴¹ « **Shakespeare in love** », film hispano-britannique de John Madden, 1999

Face au théâtre des vaines passions, un passant romantique en larmes
« *Témoin passif d'une barbarie sans cesse renouvelée* ⁴² »
Leva les yeux vers le lointain univers
Il pria le néant d'atténuer la douleur des amants aux cœurs brisés
Suspendue à la délivrance de la dague, ultime serment d'amour et de mort.

Le sentiment amoureux défie les guerres
Les siècles, les religions et les interdits
Les amants maudits sont la mémoire de l'amour
« *Ô Roméo, Roméo ! Pourquoi es-tu Roméo ?*
Renie ton père et refuse ton nom
Ou, si tu ne veux pas, fais-moi simplement vœu d'amour ... ⁴³ »

La maison de la mémoire abrite les amants apatrides
Contre les cruelles clartés et les ténèbres tranchantes
Il n'y a pas de frontières de feu, de fer, d'eau ou de sable infranchissables
Les amoureux des rivages de myrtes ne ressentent aucune inquiétude :
« *Insensés que nous sommes !*
Nous nous aimons. ⁴⁴ »

Voilà ce que dit Jamal l'Oujdi à Houria l'Oranaise
Écrivant dans les brumes imaginaires
Et la confiance au hasard de l'amour sans frontières
Une romance géopolitique.

⁴² Günter Wilhelm Grass, Prix Nobel de Littérature, extrait du discours « **in Praise of Yasar Kemal** », Boston Review, December 1, 1998

⁴³ William Shakespeare, **Roméo et Juliette**, Mercure de France, 1968

⁴⁴ Alfred de Musset, **On ne badine pas avec l'amour**, Hachette, 2003

**OUJDA,
CAPITALE DE LA DOULEUR**

OUJDA, REFUGE DES SOUFFRANCES

Oujda est la première ville du Royaume
À accueillir les lambeaux d'humanité
Des Marocains expulsés d'Algérie :
Une excommunication sacrilège le jour de l'*Aïd Al-Adha*
Un dépouillement blasphématoire de *Dar Al-Islam*
Une spoliation dramatique des biens et des vies
L'infamie d'une déportation sans nom.

Oujda a écrit en lettres capitales la douleur des expulsés
Sa magnanimité a porté leurs souffrances transfrontalières
Ses mots de bienvenue ont réchauffé leurs cœurs brisés
Et leurs âmes gelées par l'hiver sacrificiel 1975.

LES ATTRIBUTS DE LA DÉPORTATION 1975

Le mot *déportation* a valeur d'attestation. Il reste fortement connoté de la déportation des Juifs lors de la seconde guerre mondiale. Mais, toutes choses égales, par ailleurs, le crime génocidaire en moins, voici un bref descriptif des minutes de la déportation des Marocains d'Algérie, au cours du dernier trimestre de l'année 1975.

Le transport des colonies de Marocains expulsés, le convoyage des différentes villes et campagnes, le rassemblement policier, brutal et impitoyable, l'attente des familles sans boire ni manger, le désarroi des enfants confrontés au désespoir, l'angoisse et la douleur de la séparation des familles mixtes, les insultes, injures et variés sévices infligés, l'enregistrement administratif bâclé des déportés pour en minimiser l'importance numérique dans les commissariats débordés et obéissants aux consignes.

La prise extravagante de mesures crâniennes des Marocains expulsés reste une énigme : « *Puis un autre policier, en uniforme celui-là, arrive, muni d'un pied à coulisse en bois. Un instrument bien connu d'Aïssa* (l'enfant et jeune héros du livre), qui sert à mesurer les pièces mécaniques. *L'instrument va servir aujourd'hui à mesurer le crâne d'Aïssa.* ⁴⁵ »

J'ai enquêté sur cette anthropométrie crânienne de triste et raciste réputation coloniale ou nazie. Elle n'était pas généralisée, faute de moyens et de temps, sans doute (ma famille ne l'a pas vécue). Mais le fait qu'elle ait pu être opérée à grande échelle est chose inimaginable, de nos jours. À cette heure, je ne m'explique toujours pas son utilité, ni sa finalité. Sauf admiration refoulée des sortilèges pestilentiels de la nuit de Cristal (*Novemberpogrome* ordonné par le Troisième Reich Allemand dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938 et ses lendemains comme prémisses de l'antisémitisme génocidaire). ⁴⁶

⁴⁵ Mohamed Cherfaoui, **La Marche noire**, Casablanca, Éditions La Croisée des Chemins, 2014

⁴⁶ Deux jeunes oranais et oujdi réunis m'ont donné la réponse humoristique suivante : les dirigeants et policiers algériens avaient peur de la fuite des cerveaux marocains d'Algérie. Ils les mesuraient pour savoir s'ils ne cachaient pas des armes de destruction massive ou des schémas technologiques. Ils avaient peur, une fois arrivés à Oujda, qu'ils créent et lancent une bombe nucléaire sur Alger, vengeant ainsi leurs sordidissimes déportation et expulsion collective !

Les Oranais et les Oujdis ont la même langue, le même humour, la même musique et le même mot *wah* (oui). Ils n'ont connu qu'un seul conflit et il était musical : la bataille du raï ! Le raï est-il une création d'Oran ou d'Oujda ?

Le maître légendaire de l'école de musique du lieudit Zouj *Bghâl* les a réconciliés en disant que la musique comme l'amour n'a pas de frontières ! Le raï est une hardie création, imaginaire et transfrontalière.

La sordide réalité des faits est bien celle-ci. Comme en témoignent également les nombreuses victimes et familles interrogées. L'affreux acheminement à la frontière en cars brinquebalants, fêté par des soldats et policiers chantant, dansant, tirant des coups de revolver en l'air. Le convoi, en trains de misère, au cœur gelé d'un hiver irréligieux enterrant toute clémence dans le sang du caniveau, est acéré de torture morale, insultes, sévices, fouilles répétées, vols et de toutes les formes de dégradation humaine.

Cet ensemble d'attributs d'une politique répressive programmée d'en-haut et mise en œuvre par les forces réunies de l'armée, la gendarmerie et la police signe un drame humain ayant pour nom déportation. De cette figure historique d'une déportation fin de siècle, il ne faut, certes, ni abuser ni s'acquitter trop vite, suivant l'expression pertinente de Jacques Derrida.

Ces faits historiques sont les signes tangibles de la réalité d'une déportation programmée, effroyablement exécutée et endurée par les Marocains expulsés d'Algérie, le jour de la fête du sacrifice de l'hiver 1975. Ils ont été ainsi sacrifiés comme les moutons de l'Aïd al-Adha.

« *La colonie pénitencière*⁴⁷ des Marocains expulsés doublait de volume, au fur et à mesure des arrivées de cars de police, remplis d'étrangers indésirables.

Dans leurs bagages polymorphes, composés de bric et de broc, se bousculaient toutes les matières composites de l'art brut.

Le sacrifice sacrilège décomposait les hardies formelles de l'art du dépouillement (programmé par la junte sans attribut).

Dans les colis de misère polychrome, somnolait le ciel silencieux d'Allah. Dans les couffins ficelés de corde de chanvre, un tapis de prière usé fuyait la lointaine ville de Cracovie mais ne trouvait plus la direction de la Mecque. Les sacs en plastique engorgeaient la mer en furie. Personne n'entendit l'appel à la prière du soir.

Les humanités déglinguées portaient, à bout de bras, les mélancolies peintes de l'exode 1975. *Je suis un bout d'humanité froissée*, soupire l'enfant expulsé, las, exténué, profondément marqué par la déportation aux frontières.⁴⁸ »

Voilà pourquoi encore, il ne faut pas s'affranchir trop vite du mot et du réel de la déportation quand elle est déchirante, massive, dégradante et attentatoire aux droits élémentaires de l'homme, des migrants et des membres de leur famille. Les témoins de cette déportation parlent assez souvent (excessivement sans doute) de *chouha* (Shoah).

Il reste aux chercheurs de tous pays d'affiner les contours anthropologiques, la documentation scientifique et l'analyse historiographique de cette déportation 1975.

LES TÉMOIGNAGES DE L'HORREUR

Les témoignages des différentes familles expulsées sont très éloquents en la matière. Ils expriment l'ampleur des souffrances individuelles, familiales et collectives. Avec leurs mots singuliers et touchants, leur silence aussi, ils renseignent les sévices endurés, l'arbitraire d'une expulsion subie au cœur d'une fête religieuse qui en aggrave le caractère sacrificiel, inhumain et sans nul doute quasi irréparable.⁴⁹

⁴⁷ Franz Kafka, *La Colonie pénitencière et autres récits*, Gallimard, 2011

⁴⁸ Hachemi Salhi, *Le P'tit Oranaïs Marocain. Tome 1 : Exode 1975*. Dessins de Frédérique Gancel, L.M. Édition, 2017

⁴⁹ Les témoignages ont été recueillis par les différentes associations nationales, européennes et internationales des Marocains expulsés d'Algérie en 1975 et par l'auteur.

« Moi, je n'oublierai jamais cette nuit où le car se dirigeait vers l'inconnu et le motard qui nous devançait et la jeep derrière nous, et nous, nous étions déportés par force et injustement. Nous n'avions rien commis de grave, sauf que nous étions Marocains. Au supplice de la déportation sauvage que je ne pourrais plus effacer de ma mémoire, il faut ajouter la souffrance de l'éparpillement des familles, sans oublier la dislocation de nos vies (harsou hayatana). »

Un expulsé d'Aïn Témouchent

« Je suis né à Oran où j'ai passé vingt-quatre printemps jusqu'à l'horrible expulsion. On m'a pris mon passeport au commissariat de police de Château-Neuf, laissé sans boire ni manger et demandé de m'aligner avec tous mes camarades marocains amassés comme un troupeau de bêtes pour être acheminés aux postes-frontières. J'ai été refoulé avec toute ma famille, en larmes durant tout le long et tortueux trajet de la déportation vers la frontière. C'était un peu comme « le temps d'holocauste » si quelqu'un a vu le film ; c'était inhumain de voir de telles scènes. Un moment très dur à raconter, quand je le fais, j'ai l'effroyable sentiment que ma tête va exploser. »

Un déporté d'Oran

« J'ai été déporté à l'âge de vingt ans, embarqué par la police, à cause de mon passeport marocain, vers le commissariat de Château-Neuf où j'ai été photographié, fiché. Ils ont pris mes empreintes digitales et mesuré ma taille et mon crâne. J'ai été emprisonné dans une caserne du quartier Gambetta et choqué par le nombre de Marocains enfermés et humiliés sans pitié tous les jours. On nous imposait de gratter et lustrer la cour de la caserne. Au bout d'une semaine, nous sommes conduits à la frontière dans des cars de misère. Durant le trajet, les policiers chantaient, dansaient et tiraient en l'air avec leurs révolvers. À la frontière, près de la ville de Maghnia, nous sommes emmenés dans une autre caserne de police où nous sommes interrogés et humiliés une fois de plus, avant de nous abandonner de l'autre côté de la frontière. »

Un expulsé d'Oran

« Mon père était commerçant à Oran, a servi la Révolution algérienne, il décède en décembre 1964. Une école oranaise porte le nom de mon oncle, mort « chahid », martyr de la guerre pour l'indépendance de l'Algérie. Nous vivions tranquillement dans notre grande famille... jusqu'au jour où un commissaire raciste est venu nous déporter. Il nous a d'abord expédiés dans un camion de l'EGA (société d'électricité générale d'Algérie), sans aucun ménagement pour ma vieille mère, à Château-Neuf où régnait le chaos : enfants en pleurs toute la journée, cris et injures, sévices pour nous faire obéir et répondre aux questions des plus fantaisistes et violentes moralement, etc. Après l'interrogatoire, la police nous a renvoyés chez nous car elle s'est rendu compte que nous appartenons à une famille de chouhadas, martyrs marocains ayant sacrifié leur vie pour l'indépendance de l'Algérie. Mais d'autres policiers sont revenus pour de nouveau nous emmener à Château-Neuf. En tant qu'aîné de la famille, âgé de vingt-deux ans, je fus finalement le seul expulsé de la famille par le même acariâtre et raciste commissaire. Mes frères, mes sœurs et ma mère restent en Algérie. Que voulez-vous qu'on raconte d'autres, on demande que justice soit faite. »

Un enfant de martyr déporté d'Oran



Chez nous, à Hammam Bou Hadjar, la police ciblait les personnes à arrêter. Chaque jour, des gens manquaient à l'appel. Chaque jour, des amis, des proches, des parents n'étaient plus au rendez-vous. Puis à la fin du mois de décembre, la police procédait de façon systématique : elle fouillait tout, nous pourchassait rue par rue. Les Marocains étaient sommés d'évacuer leurs maisons, toutes affaires cessantes, n'emportant que ce qu'une main pouvait porter. Nous devions laisser la clé de la maison chez le voisin et surtout ne rien détruire derrière nous. Laissez vos biens et foutez le camp, hurlaient les policiers ! »

Un père de famille expulsé de Hammam Bou Hadjar

« Je suis né en 1958 à Lamtar près de Sidi Bel Abbès, de père marocain et de mère algérienne. Mon père était responsable religieux de la zaouia de la confrérie des H'baras. Je tenais un commerce dans la cité Toba. Mon épouse est algérienne et nous avions un enfant. Dénoncé par un voisin, je fus expulsé en 1992 vers le Maroc. Je n'ai pas pu voir ma famille restée en Algérie, depuis cette date. Installé en France, j'ai acquis la nationalité algérienne par filiation maternelle mais l'entrée en Algérie m'est toujours interdite. J'ai été refoulé au port et à l'aéroport d'Oran. Ma famille est démolie. Mon cœur est brisé. »

Un père de famille déporté de Sidi Bel Abbès

« Ce qu'ils nous ont fait est pire que les malheurs endurés sous les colonialistes français. Quand tes propres frères te mettent plus bas que terre, tu es morte avant de souffler (mermdouna, haghrouna raddouna kil clebs, hada hram wa hchouma kbira). Allah nous est témoin. Ce qu'ils nous ont fait c'est comme quand l'Organisation de l'armée secrète (OAS) adepte de l'Algérie française s'est vengée sur nos maisons bombardées du haut de la ville et les divers attentats en traîtrise contre nos vies. Nous n'oublierons jamais cela, alors que nous avons fini par oublier l'occupation coloniale, sauf pour les martyrs et les orphelins.

Des policières m'ont dépouillée de mes bijoux et quelques louis d'or qui me restaient de l'année du rationnement ('âm al-boun). Sur indication de leurs collègues hommes, elles fouillaient même les langes et couches des bébés pour retrouver des choses précieuses cachées. C'était affreux et contraire à tous les préceptes d'Allah, du Prophète, du Coran et de la religion. Nous n'avons jamais vu cela, ni en religion ni dans le monde (la fi din wa la fi dounia). Arrêtons-là, s'il vous plaît, dit-elle émue par le récit et en pleurs. »

Une vieille mère de famille expulsée d'Oran

« Ce que j'ai à vous dire, il faut des jours et des nuits pour l'écouter ; je vais vous parler d'une chose simple comme la sagesse de nos pères. Déjà en 1963, nous avons craint et ressenti ce malheur. (Ce que les journaux et la radio de l'époque désignaient par « la guerre des sables de 1963 »). Beaucoup de familles sont parties en Europe surtout et un peu au Maroc. Puis nous avons oublié l'histoire enterrée sous les sables. En 1975, des proches en France m'ont dit d'émigrer en France, retrouver une autre vie meilleure. Je leur ai dit que maintenant il faut retenir la leçon et l'inculquer aux nouvelles générations. Là-bas, ce n'était pas vraiment chez nous, même si on y vivait depuis 1895. Là-bas, nous restions au fond des étrangers même avec des épouses algériennes et des petits-enfants. Maintenant, basta ! Ils m'ont tout pris, tout mais hamdou Allah (grâce à Dieu), je suis chez moi, ici personne ne me dira montre-moi ta carte de séjour, sale étranger. Sous mon toit je peux manger du pain dur mais c'est chez moi. Avec mon âge, je ne peux revivre une autre déchirure. Et ce que je vous raconte ici, ce sont des milliers de familles qui l'ont vécu, dans la misère, les pleurs, les pertes, les souvenirs, l'angoisse et les souffrances de tout ce peuple comme abandonné par un pays frère, par ces soi-disant gouvernants musulmans qui nous jettent le jour de l'Aïd Al-Adha (dahaw bina). »

Un vieux père de famille déporté d'Oran

Voilà comment les Marocains expulsés d'Algérie
Arrivèrent à Oujda qui recueillit leurs larmes de sang
La lassitude vertigineuse de leurs êtres vides
Et les pleurs sans fin des enfants tremblants de faim et de froid
Un peuple naufragé venu de loin échouait lamentablement
Dans un océan précaire de tentes humanitaires.

Voilà comment la ville d'Oujda devint la *Capitale de la douleur*⁵⁰
Des Marocains expulsés d'Algérie.

La colonie pénitencière des déportés se brisait en centaines de milliers morceaux
Jetés par la haine armée du gouvernement voisin
Sur les barbelés des frontières phtisiques
La douleur physique se doublait des affres d'une expulsion immorale
Illégale et arbitraire, sans procès ni appel
La fatwa politico-militaire composait une loi d'airain
Dictant l'objectif du crime : chasser les Marocains d'Algérie, châtier la Marche verte.

Mais qu'ont fait de mal à l'Algérie les Marocains expulsés d'Algérie ?
L'interrogation sonne encore comme une litanie
Mais qu'ont fait de mal à l'Algérie les Marocains expulsés d'Algérie ?
La question s'entend encore comme une malédiction.

Oujda tel un guérisseur atténuait le malheur du dénuement des vies expulsées
Et le désarroi des pèlerins aux pieds nus
La ville à l'hospitalité légendaire remplit d'amour et de lumière
Les yeux chagrins des enfants
Tempéra la douleur des vieux os des aînés égarés dans le grand âge.

Oujda libérait son âme urbaine
Sa voix résonnait dans la clarté du jour et la fatigue de la nuit :
Marhaba, Amerhva Ysswane, Bienvenido, Welcome, Bienvenue
Marhaba bikoum, rakoum fi bledkoum (Bienvenue, vous êtes dans votre pays).

La capitale orientale de la douleur ouvrait
Ses établissements et cantines scolaires
Les tentes humanitaires coursaient les stades
Pour accueillir les marées humaines se déversant dans la ville
Dans la froidure et la nudité de l'hiver.

⁵⁰ Paul Eluard, **Capitale de la douleur**, suivi de **L'Amour la poésie**, NRF/Gallimard, 1926

L'ÉCOLE POLITIQUE DE LA DOULEUR

Les préaux et cours de récréation servaient de dortoirs
Les cantines scolaires offraient la clémence du pain
Magnanime rompu par un brin d'amertume
Les enfants innocents et fragiles réfugiés
Retrouvaient les écoles de la douleur politique.

La ville résiliente courait l'immense désespoir
Qui ressassait aux vivants : Vous avez existé
Vous n'êtes plus que les ombres de vous-mêmes
Dans un théâtre de malheurs et un champ de blessures
L'incertitude du temps doublait la certitude du mal.

Les vies violentées attendaient l'arche salvatrice
Les couvertures militaires s'entassaient dans les écoles
Ouvertes jour et nuit pour l'accueil de l'absent
Qui comme le sommeil fuyait la nuit des remords.

Le naufrage humanitaire fut très rude
Les camps de réfugiés côtoyaient les cimetières
Les familles patientaient dans l'espérance
De retrouver les noms qui manquaient à l'appel
Et la désespérance du croire à une vie nouvelle.

Se reconstituer, s'accrocher au souffle vivant
Du lendemain qui répète le même
Les Autorités faisaient ce qu'elles pouvaient
Les vagues humaines débordaient la logistique
Qui n'attendait pas un tsunami humanitaire
Tout le monde appelait au secours
Dans la funeste déportation devenant visage de misère.

Les enfants erraient sous un ciel désespéré
Le provisoire décuplait l'inquiétude des familles
La nostalgie n'était pas de mise
Il fallait charger la barque du futur.

Où aller ? Où aller ? Ô rage !
Où poser les valises déchirées par l'ogre ?
Où scolariser les enfants et les jeunes ?
Où trouver un travail et une occupation ?
Où dire bonjour au soleil et bonsoir à la lune ?
Où cuisiner le pain dur de l'excommunication ?
Où dormir dans la solitude d'un lit sans toiture ?
Où renaître ? Où renaître ? Ô désespoir !
Où reconstruire un avenir, une demeure ?
Où réparer le reste de vivant en nous ?

Comment être chez soi sans avoir un chez soi ?
Telle se posait la vertigineuse question de l'enfant
Qui errait dans la nuit des tentes humanitaires
Il fallait une force herculéenne pour retrouver le chemin des lumières
Une école, une université, un collège, un lycée ouvert à l'aube du savoir.

« *Comment user du monde comme n'en usant pas ?* »
Lit-on dans l'Evangile (1 Corinthiens, 7, 31)
« *Comment consoler ceux qui pleurent comme ne pleurant pas*
Comment être ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas »
Il fallait faire vite, il y avait urgence ontologique
« *Car la figure de ce monde passe... Nous sommes, morts et vifs,*
*Hospités là, par le village.*⁵¹ »

L'exil devenait une fissure irradiante pour l'être
L'exode une sourcière pour le désespoir
Le mal un festin nu pour la douleur
La nuit des convois immobilisait le cerveau
Figeait la mémoire vaine motrice du corps
Le drame chargeait la barque du nouveau départ
Le vague à l'âme peuplait les heures sans espérance
L'horizon manquait à l'appel du large.

L'âme gelée, le cœur vide
L'espoir vain, l'espérance éteinte
La douleur vive, le ciel sombre
Les expulsés devenaient des fantômes
Errances sans flamme à la tombée de la nuit
Répudier toute nostalgie, douter du croire
Méditer le mal seul, réparer le vivant
En eux, absent.

« *Ce n'est pas possible aucun État au monde ne pourrait faire cela. Que vont-ils faire de nos maisons ? De nos biens ? Les Algériens sont nos frères, ils ne peuvent pas nous laisser ainsi. Et nos familles séparées ? L'Algérie c'est aussi notre pays, nos parents ont combattu pour son indépendance et bouté dehors les Français. Et aujourd'hui, nous constituons le second convoi. Non, non, ce n'est pas possible.*⁵² »

Dans les camps Oujdis de la souffrance
Les histoires familiales étaient berceaux de douleur
Immenses étaient les spectres du malheur
En restituer un, deux, trois, dix, cent, mille
Atroce choix pour l'écrivain-témoin.

⁵¹ Barbara Cassin, **La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?** Ulysse, Enée, Arendt. Fayard / Pluriel, 2015

⁵² Fatiha Saidi, Mohamed Moulay, **Les Fourmis prédatrices. Ou l'itinéraire d'un expulsé d'Algérie.** Préface de Driss El Yazami, Rabat, Éditions et Impressions Bouregreg, 2017

UNE HISTOIRE FAMILIALE

La famille réfugiée dans le préau d'une école en vacances ignorait
La situation du père disparu à Oran, bien avant l'expulsion collective
Mort, vivant, comment savoir ?

Les enfants allaient aux nouvelles auprès des marées humaines
Se déversant chaque jour aux abords houleux des frontières de l'absence
Les visages bouleversés des arrivants ne chuchotaient aucun signe de vie du père
Ni dans les prisons d'Oran ni dans les cimetières de l'oubli
Les nouveaux expulsés recherchaient des visages amis dans les camps
Les nouvelles solitudes vampirisaient le *no man's land* de l'être cher.

Les enfants très inquiets reprenaient la ronde infernale des camps d'Oujda et environs
Ils se rendaient compte qu'ils n'étaient pas les seuls à vivre la déchirure des familles
À souffrir la disparition d'un proche, un ami, un voisin.

La recherche du père s'effectuait chaque jour devant les postes-frontières débordés et criards
Les services administratifs d'urgence et d'accueil, les centres de la Croix-Rouge Internationale
Et du Croissant-Rouge Marocain étaient affolés mais braves
Aimables comme du bon pain et une chaude couverture humanitaire.

Le jour, la détresse gagnait le corps fatigué
La nuit, le précaire fragilisait l'esprit
Le froid et l'insomnie épuisaient la vitalité
La douleur des frontières n'était pas un passe-muraille.
L'enfant regardait souffrir sa mère dans le silence du soir
Il pensait également à son père disparu
Il ne pleurait plus, les larmes comme les mots l'ont déserté
La densité des tourments l'a vieilli, il s'armait de courage d'homme
Luttait, chaque jour, contre l'armée des ombres.

La famille déboussolée séjourna dans un camp de réfugiés
Dans le dénuement et l'insécurité existentielle
La scolarisation des enfants était une question lancinante
Les services d'accueil acheminaient les expulsés vers les familles
Que faire de celles qui n'avaient aucune attache au Maroc ?
Comme certaines familles mixtes maroco-algériennes
Qui retrouvaient pour la première fois la terre des ancêtres ?

Mère-Courage ne connaissait personne au Maroc
Les enfants, tous nés à Oran, n'y avaient jamais posé les pieds
Pour la scolarité des enfants, elle demanda de rejoindre Rabat
La capitale du Royaume et des lumières
Ce furent les préfabriqués du camp du fleuve Bouregreg
Qui abritèrent quelques années les vies recomposées des familles expulsées

On apprendra bien plus tard que le père moisissait
Dans une geôle du centre de rétention de Château-Neuf
Interrogé, insulté, tabassé par les policiers algériens
Qui n'ignoraient pourtant pas son passé de résistant
Il était emprisonné avec un grand nombre de victimes :
Commerçants, petits entrepreneurs, artisans rafles
Incrimés d'aide financière à La Marche verte
Le père relatera les sévices, les demandes d'aveux
Puis le chantage à la nationalité algérienne qui permettrait
La récupération des biens et le retour dans la famille épargnée.

L'ignoble, l'arbitraire et l'injuste n'avaient plus de bornes
Les prisonniers de l'ignominie se préparaient à subir le pire
Racontait le père, avant de s'aider de silence et de prières
Il disait avoir vécu l'impensable en torture mentale et morale
Une souffrance infiniment plus insupportable que l'injustice coloniale
Un mal que n'effacera aucune humaine mémoire
Un mal que n'abrogera aucun repentir
Un mal que le pardon aura du mal à pardonner.

*« Dieu m'est témoin, faites ce que vous voulez de moi
Mon âme est à Allah, Rahmân wa Rahîm »,* criait-il aux tortionnaires
Avant de se murer dans le silence et la prière intérieure
Les injures et sévices durèrent tout le mois d'emprisonnement
Il était baladé de poste de police en caserne militaire
Avec ses nombreux compagnons d'infortune
De guerre lasse, il fut expulsé vers la frontière
Sans affaires, dans la même blouse grise qu'il portait
Lors de l'enlèvement de son épicerie des Planteurs.

À Oujda, commença pour le père la recherche de la famille séparée
Qu'il finira par retrouver dans le camp du Bouregreg à Rabat début 1976
Un récit propre à faire pleurer dans les chaumières et les tentes humanitaires
Mais qui portent la douleur de tous les expulsés et réfugiés du monde.
L'expulsion collective des Marocains d'Algérie en 1975
Est peuplée, à ce jour, d'ombres, de disparitions, d'injustices
De sévices, de spoliations, usurpations et de violences
Inhumaines, indicibles qu'il faudra bien, un jour
Mettre en lumière, en faire le procès public et juger le crime.

Il nous échoit le devoir de vivifier le combat mémoriel
Historique, judiciaire et d'honorer la mémoire des expulsés
Morts, vivants ou en fin de vie qui, en nous, poussent le dernier soupir
Assombri par la nuit diplomatique et la fermeture des frontières.

OUJDA, MON AMOUR

Le cœur des *Oujdis* s'ouvrit en grand
Pour atténuer le mal des vies déchirées
Par la gouvernance militaire de la barbarie.

La foule sur le grand boulevard composait une haie d'honneur
Avec des fleurs, des pleurs et un arc en ciel irisant l'hiver
La ville ouvrait l'hospitalité du lait et des dattes aux femmes
Aux enfants, vieux et hommes broyés par l'expulsion collective.

Tout Oujda t'accueillait dans la joie et les larmes
Ô sœur déportée, Ô frère réfugié
Marhaba, Amerhva Ysswane
Bienvenido, Welcome, Bienvenue
Marhaba bikoum, rakoum fi bledkoum
(Bienvenue, vous êtes dans votre pays).

La foule debout t'exprimait son chagrin et son amour
Acclamait ton entrée dans le Royaume
Ton cœur s'ouvrait au regain de paix
Circulait dans tes veines un sang affable.

L'enfant expulsé était ébloui par une si grande compassion :
« Ici, on m'aime bien, on me fête
Je guérirai de l'enfer du mal
Je reconstituerai le musée portatif de mes pertes dérisoires
Le lit de mes rêveries débonnaires, le nid douillet de mes oiseaux migrateurs
L'après-midi d'un fauve noir nommé *Désir*, mon chat de gouttière
J'écouterai les ailes du moulin à vent chantant les contes du puisatier
Mon grand-père qui traversait les frontières pour verdir la terre oranaise
J'embrasserai enfin la terre des aïeux et le Tafilalet. »

Ému et tremblant comme une feuille d'automne
L'enfant expulsé prit la ville résiliente dans ses bras menus
Et lui offrit un bouquet de *1975 poèmes* :

Oujda mon amour ⁵³
Viens, donne-moi la main
Je t'emmène voir chanter les violons blancs et noirs
De *Georgia*, la ville repentie qui exila le musicien aveugle
Ses yeux absents pleins de rires, son cœur débordant de blues
Et son âme soule de douleur.

⁵³ **Hiroshima mon amour**, film franco-japonais d'Alain Resnais, 1959, scénario de Marguerite Duras

Comme tu le sais, Ô ville hospitalière de mon exil
Le blues est un métayer de l'amour voyageur
Sur les routes cabossées de l'exode
Le blues ré-enchante les voix de l'oubli
Nous lirons en sa compagnie le poème en prose
Du *Cahier d'un retour au pays natal*
De l'aimé camarade Césaire qui aimait le rire de Ray :
« *Ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité ruée contre la clamour du jour*
ma négritude n'est pas une taie d'eau morte sur l'œil mort de la terre
*ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale.*⁵⁴ »
Nous chanterons à notre âme saoule
Hit The Road Jack de Ray Charles
Pour conjurer le stigmate et l'injure :
« *Fiche le camp, Ahmed* (c'est le nom de mon père)
Et surtout ne reviens plus jamais
Jamais, jamais, jamais ».

Oujda, mon amour
Ô ville de ma re-naissance
Je ne te ferai pas visiter le ranch du fermier de l'Illinois⁵⁵
Qui a encerclé de fils de fer barbelés
Ses bêtes cherchant l'eau de l'abreuvoir
Comme le font, aujourd'hui, les frontières des États
Apôtres de la pureté nationale et du refus de l'altérité
Des hommes en détresse et en colère.

Oujda, mon amour
Comme les amants d'Ifrane
Nous irons voir *Syracuse*
Parce que Capri c'est fini
Si la mémoire ne m'abuse
Nous y dorloterons le temps de l'insouciance
Et écouterons la légende des siècles.
Puis nous rassemblerons les *J'accuse*
Pour illustrer le dossier 1975 qui hérisse
L'espérance de vérité, réparation et justice
Arrimés à l'histoire politique et ses ruses.

⁵⁴ Aimé Césaire, **Cahier d'un retour au pays natal**, Revue « Volontés » n° 20, août 1939. La 1^{ère} édition sous forme de livre est « **Retorno al pais natal** », Molina, 1943, La Havane, Édition espagnole préfacée par Benjamin Péret et illustrée par Wifredo Lam. Le livre est édité à New York par Brentano's en 1947, édition bilingue non paginée, traduction de Lionel Abel et Ivan Goll, puis en 1947 par Bordas et en 1956 par Présence Africaine, 2^{ème} édition.

⁵⁵ C'est Joseph Farwell Glidden, un fermier de l'Illinois (USA) qui a inventé le barbelé, en 1874

Oujda, mon amour
Je ne t'ouvrirai pas un compte offshore en Helvétie
J'ai tout perdu à Oran, la plus belle ville d'Algérie
Je t'achèterai du chocolat noir et suisse à *Genève*
Devant la Chaise vide et le cinéma muet
Du somptueux Palais des Nations Unies
Nous y écouterons bruire les droits de l'homme
Des migrants et des membres de leur famille
Dans l'attente du grand soir des enfants sans frontières.

Oujda, mon amour
Avec moi, tu verras le métropolitain de *Paris*
Art nouveau où s'engouffrent dans le froid
Les immigrés des nations sans loi ni toit
Paris est la plus belle ville du monde
Elle porte, depuis 1853, une belle devise : *Fluctuat nec mergitur*
Hélas, elle perd toute l'éthique des droits de l'homme
Dans le concours national de la chasse des sans-papiers
Les nouveaux damnés de la terre plate et lisse
Rejoignent les migrants sans linceul ni sépulture
Qui se noient sous nos regards dans la mer sombre
Onde charitable offrant l'ultime office de ses abysses
Battus par les flots, les migrants sombrent ici
Contrairement à la devise urbaine de Paris
Tu vois, mon doux et tendre amour
Il y a des drames bien plus lourds.

Oujda, mon amour
Je t'offrirai le triangle d'or de l'art de la cité de *Madrid*
Nous verrons le musée du pardon, pardon du Prado
Nous Traverserons le monde souterrain de Joachim Patinier
Pour observer le Triomphe de la mort de Pieter Brueghel l'Ancien
Nous ne méditerons pas le miroir nuptial du Jardin des délices de Jérôme Bosch.

Nous partirons à *Aranjuez, mon amour*
Écouter Richard Anthony graver nos noms
Sur les murs du temps mozarabe quand sèchent les fontaines de l'inquisition
Et meurent les *Quatre saisons* qui ne sont pas que des pizzas, mon amour
Fille sauvage, à toi et au hasard de choisir où passer la nuit sans lune
Nous dormirons pour te plaire dans le jardin andalou nostalgique de l'amour sorcier
Parmi les fragrances du jasmin et les sonorités du concerto d'Aranjuez de Joachin Rodrigo
Nous y pleurerons *Li Beyrouth* de Fayrouz
Les déchirures de la terre de Palestine
Et de tous les peuples sans-terre errant, résistant, luttant
Criant *Viva la muerte* d'exil en exode jusqu'à la mort souveraine.

Oujda, mon amour
Nous attendrons Jacques Brel à **Bruxelles**
Qui a écrit le plus sublime *Ne me quitte pas*
De la terre, du ciel et de la mer, n'est-ce pas
Qui, hélas, ce soir attend Madeleine
Qui est partie chez Eugène à Ixelles
Comme il n'a plus de bonbons et tant de peine
Nous lui offrirons du lait blanc de chamelle
Et les dattes-lune de miel de l'oasis de la plaine
Mais dans toutes ces villes épuisées sans musique
Voir un ami pleurer... Un enfant exilé pleurer !
Nous irons ensuite dans les institutions des libertés occidentales
(Parlement européen, Conseil européen, Conseil de l'Union européenne et
Commission européenne) ...
Faire étudier la recevabilité juridique de notre dossier 1975
Vois, mon amour, comme est long et rude le chemin des pèlerins intransigeants
Et des apprentis arpenteurs de la vérité et la justice qui fuient la fin de l'histoire.

Oujda, mon amour
En amoureux épris de paix et de liberté
Nous traverserons l'océan atlantique nord
Pour dire *hie, high* aux gratte-ciels de **New York**
La *Grosse Pomme*, le rêve étoilé des garçons d'écurie
Et des jockeys afro-américains de la Nouvelle-Orléans
Big Apple, la Capitale mondiale de la douleur du jazz
De son cri profond, sa sensualité et son bleu à l'âme noire
« *Ce jazz qui d'jazze dans le noir*
*Et ce mal qui nous fait du bien*⁵⁶ »
Je te parlerai de l'âge d'or de Harlem qui faisait swinguer les notes de toutes les couleurs au
Cotton Club et danser le *Lindy Hop* au Savoy Ballroom
Nous écouterons la saisissante improvisation du standard *Body and Soul* du vieux maître
Coleman Hawkins
Nous nous enivrerons des mélodies dissonantes du be-bop de Charlie *Bird* Parker et de la
naissance du *cool*
Puis, autour de minuit, nous irons nous perdre dans le blues éperdu d'amour des jubilations
modales de Miles, Monk, Coltrane, Rollins et Mingus offertes au sage adolescent *Hakim* ravi
et en larmes
Nous écouterons *A Love Supreme* au seuil du *Blue Note*
Où tremblent les cédilles de la caresse pentatonique
Et rugit le silence métis des sons toucouleurs
Qui vrillent le cœur, le corps et l'émoi de l'âme.

⁵⁶ Léo Ferré, **C'est extra**, chanson érotique de l'album « **L'Été 1968** », 1969

Nous ironsons, ensuite, au bord de l'East River, à Turtle Bay
Au siège des Nations Unies,
Nous enquérir de l'avancement des dossiers d'agrément
*ECO SOC*⁵⁷ des associations nationales et internationales
Des Marocains expulsés d'Algérie en 1975
Afin qu'elles puissent siéger, prendre la parole, exposer **le dossier 1975**
Sous les 193 drapeaux du Monde, de l'Afghanistan au Zimbabwe.

Aux Nations Unies, nous insisterons notamment sur *le crime des disparitions forcées ou involontaires*, liées à l'expulsion collective des Marocains d'Algérie, en décembre 1975. Parmi les violations flagrantes des droits de l'homme, sont signalés des cas nombreux de disparitions forcées de victimes marocaines dont les familles restent sans nouvelles à ce jour, en dépit de longues recherches.

Le Groupe de Travail sur les Disparitions Forcées ou Involontaires (GTDFI) des Nations Unies a été, en effet, saisi, à New York, de :

- 20 cas de disparitions de Marocains en Algérie (114ème session du 5-9 février 2018)
- 5 cas de disparitions, lors de la 118ème session du 13-22 mai 2019.

Les autorités algériennes sollicitées par le GTDFI n'ont mené aucune investigation digne de ce nom ni fourni de réponse. Les familles marocaines des victimes restent, à ce jour, dans le plus grand désarroi et désespoir.

Nous y affinerons la recevabilité juridique de notre dossier international de plainte et de demande de justice et de réparation des préjudices matériels et moraux, cinquante ans après le déroulement du drame et du crime.

Vois, ville de légende, comme nous sommes patients et loyaux !

Oujda, mon amour

Notre voyage pittoresque, c'est-à-dire accidenté, selon le sémiologue Roland Barthes, Prendra fin sur la côte de la mer du Nord, à **Den Haag**, Le Bois-du-Comte, le terrain de chasse de tous les justiciers du monde, la ville jumelée avec Nador, autrement dit, **La Haye**, la Capitale du monde de la Loi, pour le dépôt de notre « « dossier international 1975 ».

Nous aurons le choix entre un florilège d'institutions *ad hoc* dans le Palais néerlandais de la Paix. Des institutions reconnues y proposent leurs bras séculiers de justice et de vérité : la Cour internationale de Justice des Nations Unies (CIJ), la Cour permanente d'arbitrage (CPA) des litiges entre Etats, la Cour pénale internationale (CPI), et la Commission internationale pour les personnes disparues (CIPD).

Avec toutes ces nobles institutions internationales, les victimes marocaines expulsées d'Algérie en 1975 trouveront enfin réparation privée et justice collective. Comme ne manqueront pas de surgir, au cours de la longue instruction du dossier 1975, des litiges, des demandes de précision conceptuelle et factuelle, des recours et autres effets de manche juridiques ou jurisprudentiels, nous pourrons recourir aux expertises de l'Académie de droit international de La Haye (ADI) et de la Conférence de La Haye de droit international privé ou Hague Conference on private international law (HCCH).

⁵⁷ Une demande d'octroi du statut consultatif soumis au Comité de l'ONU chargé des organisations non gouvernementales (ONG) qui se réunit 2 fois par an. Le statut consultatif permet aux ONG de participer non seulement aux travaux de l'ECOSOC (Economic and social council, conseil économique et social des Nations Unies), mais aussi à ceux de ses organes subsidiaires, aux nombreux mécanismes des Droits de l'Homme des Nations Unies, aux modalités *ad-hoc* sur les armes légères ainsi qu'aux événements spéciaux organisés par le Président de l'Assemblée Générale des Nations Unies.

Oujda, capitale de notre douleur
Reçois la reconnaissance des victimes
De l'expulsion collective de 1975
Je sais que nous pouvons compter sur toi
Car tu restes notre témoin capital.

Oujda, mon amour
Pour nous remettre de nos paysagères et judiciaires émotions,
Je t'emmènerai visiter la maison du philosophe Baruch Spinoza, mort en 1677 à **La Haye**
Il y a été victime de la plus sévère excommunication (*herem*) de sa propre communauté juive
d'Amsterdam où il naît en 1632.
Dans la douceur des lumières de ces merveilleux Pays-Bas
La vérité sortira-t-elle, toute nue du puits
Pour offrir ses fabuleuses tulipes humanitaires à mon peuple exilé ?

Nous méditerons, alors, ce que disait Spinoza de la vérité :
*« Certes, comme la lumière se fait connaître elle-même
Et fait connaître les ténèbres,
La vérité est norme d'elle-même et du faux. »*
(Éthique, 1677).

Dans ce périple de vérité et de justice, passant par Oujda, Rabat, Madrid, Paris, Bruxelles, New York, La Haye. Nous aurons balisé le chemin ardu (historique, religieux, politique, humanitaire, juridique, éthique, sociologique et littéraire) du jubilé (1975-2025) qui portera notre délégation solennelle venue d'Oujda à La Haye afin de déposer solennellement, le dossier de plainte des Marocains expulsés d'Algérie en 1975.

Mon peuple expulsé, vivant ou mort, dormira alors en paix.

*« J'ai tatoué les souffrances de l'exode 1975 sur la peau de chagrin de la mer
J'ai tenté de dompter la fureur océane des mots dans la mémoire fragmentée
Dans les yeux mélancoliques de l'enfant expulsé, j'ai lu la douleur du ciel déchiré
Comme vous, je veille sur le feu iridescent de la mémoire défaite et blessée de la terre
Qui vit et brûle, toujours, en chacun de nous. »*

OUJDA, DANS MON ESPRIT

Oujda, vivante dans mon esprit⁵⁸
Je porterai la tendresse de ton nom inoubliable
Comme un palimpseste des sables mordorés
Où dort le chagrin de l'enfant expulsé.

Ton nom de soleil est un trésor de cinq lettres
Qui a dit bienvenue à mon peuple en exode
À mon cœur en charpie.

Oujda, dans mon esprit
Je feuillèterai le livre de ta tendresse
Comme une mémoire et un secret d'enfant
Reposant dans un vase bleu d'éternité.

Je parlerai de toi aux fils barbelés des frontières
Qui déchirent les mains et le cœur
Je parlerai de toi à l'amertume du houblon
Qui enivre la joie du retour.

Je dirai aux réfugiés, venez-dire bonjour
À ma cité, urbaine comme un joli cœur
Qui vous protègera du froid de l'hiver
Dans une douce maison humanitaire.

Oujda, dans mon esprit
Tu as dit *wah*⁵⁹, tu as dit *yallah*
À l'étranger blessé par le chagrin de la terre
Tu n'avais qu'une mer de tentes humanitaires
À offrir à l'oubli, à la rigueur du jour
À la nuit tourmentée blanche et noire.

Oujda, dans mon esprit
Tu as dit *wah*, tu as dit *yallah*
À l'élève banni sans livre d'école ni crayon de couleur
Tu as ouvert ton univers à l'étudiant déporté
Sans lettres de créance ni chapelet de prière.

⁵⁸ **Georgia on My Mind**, chanson de Hoagy Carmichael et Stuart Gorrell, 1930, reprise par Ray Charles dans l'album « **The Genius hits the Road** », 1960. La chanson devient l'hymne officiel de l'État de Géorgie en 1979.

⁵⁹ **Wah** signifie oui, en arabe dialectal tant à Oujda qu'à Oran.

Yallah ou **yalla** est une expression de l'arabe dialectal pour dire « viens, dépêche-toi ». C'est aussi une imploration de Dieu, d'Allah, un cri du cœur pour la pitié, la compassion et l'action. Une expression popularisée par la petite sœur des pauvres, Sœur Emmanuelle, par Dalida (Yalla bina yalla) ou Calogero (Yalla).

Oujda, vivante dans mon esprit
Tu n'avais qu'une cantine scolaire à dédier
Au festin nu de la souffrance :
Un pain magnanime, une datte de miel
Le lait de l'oasis et l'eau fraîche de l'espoir.

Tu n'avais qu'un ciel de gloire tourmenté
À tendre en partage aux milliers de réfugiés
À la nudité et la fraîcheur de leurs nuits
À leur faim de vérité, à leur soif de justice.

Tu as dit *wah*, tu as dit *yallah*
À l'arbre déraciné par la tempête des sables
Qui hurlait la nuit, sur les chemins de pierre
Tu lui as donné ta lumière, nourri sa sève en souffrance
Dans ton cœur grandiose.

Oujda, dans mon esprit
Tu n'avais pour seul bouquet de fleurs qu'une gerbe de silence
Et des graines de mémoire à prodiguer à l'hiver
Pour ensemencer le jardin suspendu au chant de la pluie.

Tu as dit *wah*, tu as dit *yallah* au croyant meurtri
Fuyant le sacrilège d'une foi musulmane souillée
Par la *fatwa* d'une armée de pieds nickelés.

Oujda, dans mon esprit
Tu as conjuré l'ogre de barbarie qui a usurpé la maison
Du vieux réfugié, fissuré son âme de gouttière
Fracassé son rêve de fraternité.

Oujda, dans mon esprit
Tu as dit *wah*, tu as dit *yallah* à l'amoureux transi
De la gazelle oranaise qui embrassait ses mains de jasmin
Fleur de désir et de regrets affligés par les barbelés
Il ne pouvait dire adieu sa promise recluse
Derrière le mouscharabieh du seigneur des scellés
Éloignée par l'obscur saigneur des cœurs.

Oujda, dans mon esprit
Tu n'avais qu'une école de douleur en vacances
À consentir en secours au drame de l'amour
Aux larmes de l'adieu, tu offris un buvard rose
Une gomme bicolore pour effacer l'encre noire
Un livre de grammaire pour accorder les accents
Une conjugaison des sens pour lier le poème duel
À l'aimance sans frontières.

Oujda, vivante dans mon esprit
 Tu as dit *wah*, tu as dit *yallah*, au rossignol du Caire
 Tu lui as offert un verre de thé vert à la menthe
 Quand en offrande, il fit entendre aux réfugiés nostalgiques
 La gitane à la tasse de café qui lisait l'avenir
 Dans le marc de l'espoir :
 « *Ne sois pas triste mon enfant*
Ne sois pas triste !
L'amour est bien écrit dans ton destin
*Ô mon enfant.*⁶⁰ ».
 Un chant prometteur qui réveille l'ardeur
 Un plain-chant de bonheur qui va droit au cœur.

Les exilés chanteront la fulgurance de ta rencontre bleue
 Dans un océan incrédule de tentes humanitaires
 Chavirant dans le vent, murmurant tendrement
 À mon peuple exilé : « *Vous êtes chez vous à présent et pour l'éternité* ».

Oujda, dans mon esprit
 Ma Juliette des esprits, parle-moi de tes doutes
 Ne me cache que tes précieuses certitudes
 Ici quand tombe la pluie, la terre est prospère
 Ici l'espace-temps se dilue dans l'espoir
 Dis-moi qui portera la langue verte et rouge
 De mon peuple oublié et le cri de son cœur ?

Parle-moi des arbres désolés des plantes orphelines
 De la vigne du val d'argan qui enivre les chants du soir
 Ne me cache rien ou si peu, veux-tu bien !

Oujda, dans mon esprit
 Fleur blanche d'amandier et rose saharienne
 Mon verbe tranquille interroge tes pierres et ton silence
 Célèbre les aphorismes des âmes mortes sur ton sol
 Lit les lettres d'amour dans le val d'amertume de tes nuits
 Et le club transfrontalier des cœurs solitaires
 Mon verbe est musique légère qui te fera sourire
 Il est requiem muet qui te fera pleurer.

⁶⁰ « *La Tahzen Ya Waladi La Tahzen ! F' Al-Houbbou 'Alayka Houa al-Mektoub Ya Waladi* », chanson *Qareat Al-Fengan*, Abdelhalim Hafez, 1976

Oujda, vivante dans mon esprit
Tu dis à mon peuple meurtri :
Ta mémoire est enfant du pays de la sérénité
Les sables du désert citoyen chantent ton retour
Ton nom donne, ici, rendez-vous à l'amour
À la résilience et la vérité de l'histoire.

Tu dis à mon peuple allègre :
Tu ne seras plus le radeau de la Méduse
Mais le fer de lance de la quiétude du soleil.
Tu dis à mon peuple en exil :
Tu es la chair de la Marche verte
Le sang du soleil de loin irriguer le cœur du Royaume
Illuminer, jour et nuit, sa maison de la mémoire.

Ô Capitale de ma douleur
Je t'invite chez moi qui est chez toi
Je te convie chez moi dans la capitale des lumières
Qui, en souvenir de tes yeux hôtes de l'amour
Abrite la maison nomade de l'espoir.

Oujda, dans mon esprit
Cité de couleurs et théâtre de murmures
Champ de prières et cimetière de pleurs
Tu es le clair-obscur, le bel aujourd'hui
D'un tableau historique de lumières
En souvenir de ton accueil ineffable
J'ai peint la mémoire des sables en bleu azur
Les fenêtres de l'oubli en vert et rouge
La maison blanche de mon peuple expulsé
Te rend grâce et te dit mille mercis.

Oujda, gravée dans mon esprit
Mon peuple exilé te dédie ces vers de Jalâl Al-Dîn Rûmî :
« *Il n'est pas possible que je te retire de mon cœur*
Il vaut mieux que je livre mon cœur à ta passion
Si je ne donne pas mon cœur au chagrin de ton amour
A quoi sert le cœur ?
Pourquoi donc ai-je un cœur ? »

L 'âme des Marocains expulsés d'Algérie te bénit
Ton eau jubilatoire coule dans leurs veines
Et sur les glyphes de leur mélancolie
Leur cœur nostalgique écoute ton chant du soir
Pacifié par les sables et les papillons de nuit
Les étoiles dorlotent les rêves de leurs enfants
Somnolant sous les tentes humanitaires
Leur mémoire des sables chemine de ville en village
De paysage en pays sage et de vie à trépas
Colombe de paix et louve de combat pour la justice.

Oujda, mon amour
Oujda, capitale de ma douleur
Oujda, vivante dans mon esprit
Sur les cahiers des écoliers expulsés
Sur les braises du feu et les cendres de la nostalgie
Sur les tombes des cimetières et les stèles du souvenir
Sur les fleurs d'amandier et les racines de l'arganier
Sur les barbelés des frontières et l'amour sans frontières
Comme Éluard, j'écris ton nom
Ville d'honneur et de liberté.

Oujda, dans mon esprit
Au cœur de la tempête, tu dis à nos enfants
Marchez sereins vers la vie d'homme
Qui vous tend les bras loin de l'histoire fatale
Qui vous rend hommage aujourd'hui
Et une mémoire infaillible pour hier et demain.

Sagement, tu confies à mon peuple exilé :
Votre douleur est notre douleur
Votre vérité est notre vérité
Votre combat est porté par les racines du tuya
Et le peuple de la ville-frontière qui murmure
Aux victimes de l'exode 1975 :
« *Au ciel et ici-bas*
Je suis votre témoin
Mon nom est Oujda. »

UNE GRAND-MÈRE TRAVERSE LES FRONTIÈRES DE L'OUBLI

**L'AVIS ET LES RECOMMANDATIONS
DU COMITÉ POUR LA PROTECTION DES DROITS
DE TOUS LES TRAVAILLEURS MIGRANTS
ET DES MEMBRES DE LEUR FAMILLE
(UN ORGANE DES NATIONS UNIES)**

Il aura fallu attendre le mois d'avril 2010, soit trente-cinq ans après le drame historique, pour qu'un organe des Nations Unies, *le Comité pour la protection des droits de tous les travailleurs migrants et des membres de leur famille*, reconnaisse la gravité et l'ampleur des dommages subis par les Marocains expulsés d'Algérie en 1975, et rende publiques ses observations finales.

Le Comité onusien recommandait au gouvernement algérien

« De prendre toutes les mesures nécessaires pour restituer les biens légitimes des travailleurs migrants marocains expulsés par le passé, ou de leur offrir une indemnisation juste et adéquate, conformément à l'article 15 de la Convention... »

« Et de prendre les mesures appropriées pour faciliter la réunification de ces travailleurs migrants marocains avec leur famille restée en Algérie ».

Observations finales sur l'Algérie, Comité pour la protection des droits de tous les travailleurs migrants et des membres de leur famille,

Genève, 12ème session, 26-30 avril 2010.

LE BLUES DU RAIL ORAN-OUJDA

« *Par la perspective certaine de la mort, on pourrait mêler à la vie une goutte délicieuse et parfumée d'insouciance...mais vous autres singuliers pharmaciens de l'âme que vous êtes, vous avez fait de cette goutte un poison infect qui rend répugnante la vie tout entière.* »

Friedrich Nietzsche, *Le Voyageur et son Ombre*⁶¹

Entre la fermeture des frontières terrestres et la rupture des relations diplomatiques entre l'Algérie et le Maroc, une grand-mère oranaise, sentant sa fin prochaine, décide de prendre le chemin de l'amour pour revoir sa fille expulsée en 1975 d'Algérie, son pays natal. Chassée vers le Maroc, en plein hiver, au cœur de la fête du sacrifice, l'*Aïd al-Adha*, célébré dans tous les pays d'islam. Visiblement, dans certains pays, on ne sacrifiait pas que les moutons. Sa fille vit, désormais, à Rabat où elle est installée avec son mari marocain et ses huit enfants, tous nés à Oran comme elle.

La grand-mère prit le train de la gare d'Oran aux frontières du désespoir et de l'impossible. Avec comme bagage trinitaire, son âme analphabète en bandoulière, pliée dans un mouchoir chagrin, un baluchon pauvre comme Job et un ukulélé intérieur pour distraire les ombres du malheur.

Elle avait oublié son chapelet de prière, dans la hâte, l'affolement, et devant la soudaineté de l'idée de partir à l'aventure transfrontalière. C'était un périple tragique pour son cœur fatigué mais quasi magique et exceptionnel pour l'esprit de délivrance et pour elle qui a si peu voyagé, loin de son foyer familial et d'Oran, sa ville natale.

Veuve depuis de longues années, elle vivait seule, dans le quartier du Belvédère jouxtant la pinède des Planteurs qui sent bon les pins d'Alep, les agaves, les genêts et les figuier de Barbarie. La majestueuse forêt de pins grimpe jusqu'au mont *Murdjajo*. Elle abrite, religieusement, la chapelle *Notre-Dame de Santa-Cruz* et le tombeau-cénotaphe de *Sidi Abdelkader Al-Jilani Moul al-Meïda*, enterré en Irak, à Bagdad.

Son mari est décédé relativement jeune d'un cancer de la gorge. Il fumait beaucoup, en dégustant son café noir comme du goudron, en fin d'après-midi, à l'ombre de la vigne qu'il avait plantée dans un recoin de la cour et qui courait le long des murs blancs comme une glycine. Il travaillait à la manufacture de tabacs, cigares et cigarettes : *La Maison J. Bastos* qui longeait le port d'Oran, en contrebas de la route de Mers-el-Kébir. C'était un grand-père serein, aimable et aimant en dépit d'un regard sévère et toisant qui vous remet, de suite, à votre place, intimant calme et silence, sans lever la voix.

Les grands-parents eurent trois enfants : deux garçons et une fille qui était l'aînée. Les deux fils mariés habitent un peu loin d'elle. Le premier à *Derb Lihoud*, le quartier juif, à quelques pas de l'Opéra d'Oran devenu Théâtre régional Abdelkader Alloula, dont la jolie façade est ornée d'un balcon à colonnade qui donne sur la Place d'Armes. Un opéra couru entre les deux-guerres où se produisirent notamment l'illustre violoniste Yehudi Menuhin, et le célèbre violoncelliste Pablo Casals.

Le second fils réside près de la cinémathèque d'Oran et du Centre culturel français, dans le centre-ville. La grand-mère endure tant bien que mal sa vieillesse en compagnie de Bobby, son chien de rue, comme elle dit. Elle reste, cependant, pleine d'énergie vitale et d'affection pour ses enfants et petits-enfants et pour la ville d'Oran qu'elle aimait tant. Impassible, personne ne connaît vraiment ses troubles intérieurs. *Nobody knows...*

⁶¹ Friedrich Nietzsche, **Humain, trop humain**, Mercure de France, 1909

Sa fille a épousé un Marocain sérieux et travailleur consciencieux dans son épicerie de l'avenue des Planteurs, qui portait le nom prophétique *Épicerie de l'Indépendance*. Le beau-fils est originaire du Tafilalet, région transfrontalière de l'Algérie et historique portail d'entrée du Sahara. Il débarque bébé à Oran avec ses parents, migrants marocains sollicités par le développement de l'agriculture coloniale française.

Il se prénomme Ahmed mais les jeunes du quartier l'appellent 'Adda, le Sahraoui ou respectueusement *Si 'Adda*. C'est un *black*, diraient, par euphémisme, les jeunes d'aujourd'hui ; il est noir comme l'ébène. C'est un enfant des sables et des palmiers-dattiers de Rissani, ancien nom de la commune rurale Moulay Ali Cherif, dans la province d'Er Rachidia, non loin de la frontière algérienne. Son épouse est blanche comme le lait, jolie et souriante comme une artiste des années cinquante-soixante. La grand-mère est menue et sèche comme la terre sans pluie, et battante comme une porte contre les vicissitudes de la vie solitaire et du temps inclément. Elle fut profondément touchée et malheureuse, à la suite de l'expulsion de sa fille oranaise vers le Maroc, avec ses sept enfants présents. Le huitième enfant était parti étudier à l'étranger, juste après l'obtention de son baccalauréat, en 1972. Dieu, son destin, son karma ou bien encore l'attrait de la culture occidentale ou les cinq aiguilleurs du Ciel simultanément lui épargnèrent, en quelque sorte, d'endurer physiquement le drame de l'expulsion collective des Marocains d'Algérie, l'hiver 1975. Une tragédie qu'il vit, désormais, dans son cerveau brûlant, sa tête buissonnière, son être psychosomatique et dans les denses remous de l'espace-temps, à la fois de la mémoire, de l'oubli, du souvenir et de la nostalgie. Nostalgérie, s'entend !

D'éthopée en hypotypose, de visage en paysage, de citation en fragment épique qui pique les yeux et l'âme, de diégèse en mimesis qui rendent compte de l'enfance de l'art, il esquisse le poème-fleuve de la résistance politique, de l'absence, l'exode, la douleur et la mort. Grand bien lui fasse ! La littérature engagée ou non est libératrice, dit-on.

En se dirigeant péniblement vers la gare d'Oran, la grand-mère se rappela, comme dans un flash-back cinématographique, son affreux état de bouleversement quand elle apprit l'expulsion de sa fille et de ses sept petits-enfants en décembre 1975. Ne sachant où aller, où donner de la tête, elle parcourut la ville comme une folle, désorientée par l'absence et la souffrance. Toutes les portes se fermèrent à son interrogation suppliante :

- *Où est ma fille, où sont mes petits-enfants ?*
- *Où est mon gendre, où sont mes gens ?*

Elle erra à pied dans tous les coins et recoins de la ville, le cœur battant, l'esprit tourmenté, la tête vide d'affects réconfortants et, à la fois, pleine de fantômes qui rongeaient son cerveau en feu. Sans aucune nouvelle encourageante ou secourable de sa famille exilée, elle hurlait intérieurement, habitée par une meute de loups des steppes qui avait faim de meurtres.

Les souvenirs revenaient comme un incendie encerclant la pinède blanche de sa vieille mémoire, alors qu'elle s'approchait de la gare ferroviaire d'Oran. Celle-ci est une construction coloniale originale dont l'architecture de type néo-mauresque reprend les symboles forts des trois religions monothéistes (*Ahl Al-Kitab*, les Gens du Livre). L'horloge de la gare a une forme de minaret, ainsi vue de loin, la gare ressemble à une mosquée. Les grilles des portes et fenêtres ainsi que les plafonds du dôme (*koubba*) étaient ornés d'étoiles de David. Les peintures intérieures des plafonds de la gare portaient des croix chrétiennes. Ces beaux symboles de la communion des trois religions ont volé en éclats à Oran la ville radieuse, *Wahrân Al-Bahia*. N'écoulant que son feu intérieur, elle s'achemine en pleurs contenus vers les quais déserts de la gare. Le rail devenu plus humain lui permettra, sans doute, de retrouver sa famille expulsée par la soldatesque enragée contre les étrangers du Couchant lointain. Pourquoi, au fait ? Qu'ont-ils fait de mal à l'Algérie, leur pays natal pour la plupart d'entre eux ?

... The answer is blowin' in the wind !

Elle prit le train bleu du désarroi, sans penser à prendre un ticket de voyage. Les gens qui ont le blues ou endurent l'âme blanche de l'absence prennent toujours un train en retard de clémence. La miséricorde des paysages attendra, à quelques années-lumière de la tendresse. La détresse varie d'intensité selon l'arôme du sel partagé, le parfum des souvenirs, la douceur du vent ou le flacon sentimental de l'ivresse. C'est écrit, quelque part, dans les destins littéraires et les desseins poétiques. C'est suggéré dans les danses du hasard, les musiques douces et les silences violents. Les dessins de l'abstraction et les sculptures de sable en portent parfois les traces de cette douleur bien humaine.

Sans le savoir, la grand-mère récitait du Coltrane en arabe. Amour suprême, l'errance n'a pas besoin de consignes de voyage ni de valise pleine de fleurs de sel ou de soucis. Le malheur accompagne la solitude des veuves et des aïeux sans lettres de créance. Le désarroi est l'ami de la nudité des pauvres sans prix littéraires et l'amant du désenchantement des romances amoureuses de leurs êtres sans certitude.

Elle devint hurleuse de blues pour atténuer la douleur de ses entrailles vides d'affection céleste et de nourriture terrestre. Elle jeûnait longuement pour leurrer la langueur du temps sans amour et la douleur de la séparation. Elle ne priait plus régulièrement. Elle avait le jeu de mots faciles et le Coran alternatif. Ses prières allaient aux oiseaux oulipiens qui narguaient le ciel des hommes sans ailes.

Elle avait perdu, depuis longtemps, le sens du réel incantatoire et du rond-point giratoire. Elle ne savait pas, en effet, où aller vraiment, quelle direction prendre pour rejoindre les siens.

- *C'est loin le Maroc ? C'est loin la frontière, Doc ?*
- *Où vais-je, Seigneur ? Dans quel état j'erre ?*

Elle rimait son vacillant destin en vers et en distiques persans quasi mystiques mais délicieusement humoristiques. Elle parlait ainsi à son ombre. Une habile et sage manière d'exorciser la folie qui guettait les *chibanis* et le jazz band du club oranais des cœurs solitaires. Elle éclairait ainsi sa voix perdue, sa tête en l'air et son âme en charpie. Ce fut, pour la prime voyageuse qu'elle était, un exercice salutaire qui allégeait sa peine d'aïeule venue d'ailleurs. Dans un passable train d'infortune, elle prit de vitesse son malheur et la poudre d'escampette pour oublier le *purgatorio* de Dante ou de Mahler, loin des tempêtes des landes dessinées, pour se rapprocher de l'affection des siens expulsés d'Oran comme des chiens.

- *Mais où sont-ils donc ? Perdus dans un marais de joncs ?*
- *Quelle idée de partir dans la détresse ? D'oublier de laisser son adresse ?*

Elle se reprit en rappelant à sa pauvre tête perturbée et sa raison en déliquescence qu'elle ne savait pas lire ni écrire. Une pure et fine analphabète qui a oublié, dans sa hâte euphorique, de s'inscrire à la banque québécoise de dépannage linguistique. Elle ne savait pas lire l'heure, ni les journaux ni les horaires de train. Elle lisait la souffrance dans les visages éteints. Elle déchiffrait la douleur dans le décompte des jours sans pain et les nuits sans espérance. Chez elle, le dilemme cornélien tutoyait la perte de la raison. Sa lecture sensible du monde restait saisonnière. Nul ne savait avec précision comment elle dirigeait son monde.

L'horloge stylisée du salon, vide d'heures humaines, rythmait la grandiloquence du temps qui cheminait fatallement vers le cimetière *Sidi El Ghrib*.⁶²

- *Nous sommes finitude et solitude*, répétait-elle à la grand-mère somnolente.

Les bruits extérieurs ne l'émouvaient plus depuis longtemps. Elle n'attendait plus personne. Les aboiements du chien Bobby redoublaient quand passaient la caravane des légendes oubliées et la cohorte joyeuse des mendiants de l'amour. Plongé dans ses rêves mauves, le chat Minouche se prélassait sur le toit brûlant de soleil, snobait tous les passants. Indifférent à la marche du globe des humains, tout à son monde fauve.

⁶² Le nom du cimetière des Planteurs à Oran. Le mot *El Ghrib* signifie également l'absent ou l'étranger.

Le cœur meurtri de la grand-mère redoublait d'interrogations douloureuses. L'esprit en feu ne lui laissait aucun répit. L'absence de réponses, les moments de doute cauchemardesques accéléraient son vieux rythme cardiaque.

- *Avaient-ils l'obligation de partir ? Avaient-ils le temps d'avertir ?*
- *Que faisaient-ils dans l'oubli ? Pourquoi attendaient-ils que sonnât l'hallali ?*

Elle reprit son courage à deux mains, ridees comme sa mémoire par les souffrances de la séparation. À pas de géant, elle franchit l'impertinence des mots et s'affranchit de la constance du jardinier pour revoir les siens, coûte que coûte. Belle façon impécunieuse de parler à l'ensoi car elle ne disposait d'aucun sou, franc, rial, peso, peseta, zloty, lire (elle ne savait pas lire, ai-je dit). Ni dinar ni dirham ! *Walou*, zéro. Zéro, un mot-chiffre et signe du système numérique arabe (*sifr*), inventé par les Arabes et qui signifie vide, néant. Le zéro a migré en aimable invité en Europe, en Asie, en Amérique du Nord et du Sud, en Océanie, en Antarctique et en Afrique. Bref dans l'univers, il y a de quoi être fier. C'est l'unique immigré arabe adopté à l'unanimité dans le monde entier, me semble-t-il.

La grand-mère cheminait, clopin-clopant, dans la baraka d'Allah pour vivifier l'aimance, raviver *Al-Rahîm* traditionnel, rompu par une soudaine chasse à l'étranger. La distance historique, matérialiste et donc dialectique comme diraient nos amis marxistes, l'avait égarée dans l'espace-temps avant qu'elle ne se révailât dans le souvenir de l'amour silencieux, pudique qui la liait à sa famille dispersée. Distanciation oblige, Berthold Brecht la salua chaleureusement, l'encouragea de poursuivre son chemin et la lecture des tragédies antiques (ignorant, pauvre de lui, qu'elle restait analphabète). Il la nomma *Grand-mère Courage* dans le nouveau théâtre des ombres.

Sur le quai presque vide, la grand-mère arrangea sa robe trainant par terre, chiffonna sa beauté d'antan et ses cheveux blancs dans un foulard multicolore qu'elle croisa en un nœud sévère et enragé. Avec un air décidé, elle interrogea un jeune homme au visage pâle et tourmenté, lui semblait-elle.

- *Dis, ouldi* (mon fils), ce train va-t-il à Oujda ?
- Non, *khalti* (ma tante), répondit le jeune homme en la rajeunissant poliment, ces chiens de Marocains ont fermé les frontières. Le train s'arrêtera à Maghnia, un peu avant le poste-frontière de *Zouj Bghâl* (deux mulets).

- Merci, mon fils, aide-moi à monter
- Où sont vos bagages, *khalti*, s'enquit-il ?
- Dans ma mémoire, ya ouldi. Tu comprendras cela, plus tard !

Brisée de fatigue physique et morale, elle s'affala sur la première banquette du compartiment de train. Elle s'endormit jusqu'au passage d'un vieux contrôleur qui n'attendait visiblement que le dernier train de sa retraite professionnelle.

- Donnez-moi votre billet, *Al-Hajja*, s'il vous plaît, dit-il avec respect et déférence coutumière (d'où le nom d'*Al-Hajja*, celle qui a fait le pèlerinage de la Mecque, ou non)
- Oh, mon fils, je n'ai rien pris sur moi, comme tu vois, seule et vieille sans argent ni bagage. Les temps sont difficiles, le malheur est grand et j'ai perdu ma fille, mes petits-enfants et ma mémoire.

Le contrôleur constata qu'elle n'avait, effectivement, rien sur elle, elle voyageait libre comme l'air. Elle ne possédait aucun titre de transport, aucun bagage. Elle errait dans la volonté de Dieu qui présidait aux desseins du monde et de ses occupants passagers, comme dans le train de la vie et de la fortune. Compatissant, le vieux contrôleur ne répondit pas et laissa la grand-mère prolonger son sommeil et son périple, sans argent ni identité ni destination sûre.

Dans la pénombre du songe ferroviaire, elle devint baronne du rail et du destin incertain. Son journal de vie, rythmé par les tremblements du train du hasard, ne suivait aucune ligne éditoriale, aucun droit chemin de fer.

Cahin-caha, elle s'évertuait à garder le cap du rêve, bercée par les secousses d'une chanson de raï qu'on entendait vaguement au loin, entre les grincements des roues du train rouillé par le temps et l'usage des métaphores. Pensant tout d'un coup à la déportation des voyageurs sans âme ou sans retour, elle se réveilla dans les champs de coton d'un blues transfrontalier, en sublime égérie des oiseaux exilés du *Birdland*.

L'irrésistible chemin des cœurs à apaiser n'a pas d'obstacle épistémologique, dirait Bachelard, le psychanalyste du feu. Il mène presqu'aveuglément à la caresse de la main tremblante d'émotion chaude. Tant bien que mal, la grand-mère arriva à la dernière station de gare algérienne.

- *D'où sors-tu, Ô terrible grand-mère ? Où vas-tu avec ce livre d'Heidegger ? Que n'as-tu un chapelet de prière ?*

- *Je viens des ombres spongiaires et des lierres ! De l'incendie des âmes sans minaudière ! Je chemine vers la présence de Dieu et je sors de l'enfer d'hier !*

Sous l'incrédulité des policiers, soldats et douaniers armés jusqu'aux dents, elle se faufila entre deux mulets et un tapis usé de prière, dormant au clair de lune et à l'ombre des remords depuis l'année 1975. Elle retrouva, à pied, le dernier poste-frontière, à sept kilomètres de la ville d'Oujda. Sans papier d'identité ni valise, le cœur nu et la rage au cœur, elle se débattit contre tous les barbelés humains puis regagna la nouvelle gare d'Oujda, nostalgique de la gare-village Colouche, centenaire et silencieuse.

Ombre d'elle-même, la grand-mère ne pouvait cesser ses lacinantes interrogations.

- *M'empêcher de voir les miens ? Sont-ils devenus fous ces chiens ?*

- *M'interdire d'aller de l'avant ? Brader ma tendresse à l'encan ?*

Elle se tut un instant, entama une prière intérieure. Au bout d'un moment d'une densité mystique non quantifiable, elle baissa son corps endolori, prit un morceau de terre chérifiene, huma la terre sacrée comme du bon pain. Elle l'embrassa comme un bout de cœur, une chair de sa chair, un chant de l'âme de sa famille de trouvères expulsée et bientôt retrouvée.

À Oujda, elle erra dans les champs-vestiges des dernières tentes humanitaires attendant les ultimes familles marocaines expulsées d'Algérie. Ne sait-on jamais à quel nombre, les Hautes autorités voisines allaient cesser la déportation des pauvres âmes fourbues comme elle ?

L'oujdi et l'oranais présentent les mêmes subtilités langagières et le même sens de l'hospitalité et de l'humour. Ils sont voisins et frères depuis les premières lueurs, les matines prières du *fajr* (aube), depuis la pauvreté et le *trabendo*, depuis les balbutiements des frontières coloniales et le partage des fraternités singulières. La bataille du raï ne les sépara pas d'un pouce. Ils continuent de se saluer de part et d'autre des frontières, fermées en 1994. Certaines familles algéro-marocaines s'embrassent encore au-delà de la rivière de la perle bleue. Le vécu frontalier est une histoire d'amour qui perdure.⁶³

Un jeune footballeur désœuvré accompagna la grand-mère jusqu'à la gare centrale, lui offrit un frugal repas et le prix du billet de train jusqu'à la ville de Rabat, capitale du Royaume.

⁶³ Fatiha Daoudi, **Vécu frontalier algéro-marocain depuis 1994. Quotidien d'une population séparée**, Paris, Éditions L'Harmattan, 2015

Un dernier et long périple spirituel vers l'oubli de la fatigue et des murs berlinois de la séparation. L'étrange odyssée ferroviaire et le chemin de croix arrivaient à leur fin. Le croissant de lune dans le ciel sans nuage est une lueur clinquante dans les sentiers de pierre et la bonne fin qui ne criait gare.

Arrivée à Rabat, à la sortie de la gare du centre-ville, elle fut éblouie par la lumière, la blancheur des immeubles administratifs ou bancaires, les allées boisées et spacieuses. Elle interpella une jeune et élégante étudiante qui descendait d'un petit taxi bleu :

- Mon petit-fils travaille au ministère de la retraite (sic), en face de la Cathédrale des Français (re-sic), cela ne doit pas être très loin d'ici, m'a-t-on dit dans le train. Pouvez-vous me montrer l'endroit exact, *Ya Benti* (Ô ma fille) ou m'y conduire, ce qui serait encore mieux. Qu'Allah te donne Sa Protection et Sa Bénédiction.

- Qu'Allah rougisse ton visage. (Cette dernière expression de remerciement est typiquement oranaise, elle est adressée par les personnes âgées aux jeunes gens aimables et serviables).

- C'est effectivement, juste en face, on voit d'ici le sommet de la cathédrale Saint-Pierre, répondit souriante la jeune femme. *Yallah, Al-Hajja*, je vais vous aider et vous y amener. Comment se nomme votre petit-fils ?

- Mohamed, comme le Prophète. Que la Paix d'Allah soit sur Lui, répondit-elle. C'est ainsi que la grand-mère oranaise retrouva son petit-fils oranais, inspecteur des finances au ministère de l'Économie et des Finances et détaché à la Caisse Marocaine des Retraites. Bouleversé par le visage fatigué et heureux de sa grand-mère, le petit-fils devenu jeune homme dans la force de l'âge se mit à pleurer en l'embrassant et la serrant sur son cœur. Il prit, de suite, congé de son travail et l'emmena à la maison familiale. Plus de quarante années de séparation ! Elle retrouva sa fille, ses petits-enfants et sa famille expulsée d'Oran, réunie, presqu'au complet, dans une modeste maison située dans le quartier dit de la renaissance, *Hay Nahda*. Après la surprise et l'étonnement, les retrouvailles fulgurantes se noyèrent dans un océan de larmes, d'embrassades et de rires. Ce fut une véritable renaissance des âmes perdues de vue. Les symboles et parodies du destin et de la violence politique se suivent comme les nuages du ciel mais ne se ressemblent pas. On peut en faire un drame lyrique, une lutte politique ou les jeter dans l'oubli et les geôles de l'histoire.

Apprenant son séjour inattendu à Rabat, le dernier enfant de la famille vivant en France, prit le premier avion et vint embrasser sa grand-mère qu'il n'avait pas vue depuis quarante-trois ans. Il renoue ainsi avec la douleur silencieuse de l'autre, des victimes humbles invisibilisées par l'histoire des sables, suivant le mot de Frida Kahlo, une autre accidentée de l'histoire des arts. « *Sentir dans ma propre douleur, la douleur de tous ceux qui souffrent et puiser mon courage dans la nécessité de vivre pour me battre pour eux* »⁶⁴

⁶⁴ Frida Kahlo, **Frida Kahlo par Frida Kahlo. Lettres 1922-1954**, Points, 2009

L'INGÉNU VOYAGE-ÉCLAIR DE HABIBA

Les retrouvailles se coloraient d'une euphorie discrète de pleurs et de joie, de rires et sourires étonnés. Personne n'attendait une telle et grandiose surprise. Elle avait osé ! C'est notre grand-mère, criaient les enfants ! Le récit de l'odyssée ferroviaire ravit encore aujourd'hui la jeune audience incrédule. Comment avait-elle pu, seule et sans passeport, faire tout ce chemin extraordinaire ? Avait-elle un don caché de vieille grand-mère, un inénarrable et antique savoir-faire ?

À l'irrévérence de la terre qui se fissure, un jour de pleurs, le sang oppose la résilience des mains qui se touchent dans l'exil. Les larmes et les rires de la nuit des souvenirs apaisent l'interminable attente, finalement vaincue par l'ingénuité d'une aïeule fière et courageuse. L'affection du soleil des cœurs ralliés et de la langue des présences éloignent la colère des dieux. Se retrouver après une si longue absence, c'est caresser les perles bleues du dernier train de la tendresse et du temps retrouvé. C'est comme une maladie d'amour qui recouvre santé, vie et paradis. Revoir sa grand-mère, c'est humer les prairies chaudes où poussent le piment, l'orge et les fleurs du songe. Ressentir les fragrances du temps nostalgique de l'enfance. C'est repenser à l'exquise saveur des saisons naturelles reconquises, à la fin de la violence politique des gouvernements liberticides, obscurs et haineux, saigneurs du bled et de la fraternité. Les feuilles de tendresse du temps remémoré rythment le vivre encore et son chant de pluie printanière. Dans le baluchon imaginaire sauvé du train de la séparation, dormait une poignée de sablés oranais, gâteaux immémoriaux, *tornos* proustiens, arômes de l'enfance qui revenaient au galop vous dire bonjour.

La grand-mère savait diluer le temps des veillées jusqu'à la chute des paupières sur le rêve affolé par les couleurs étranges de la nuit arc-en-ciel. Une nuit tendre jusqu'à l'oubli de soi, une nuit belle comme le jour. Les enfants touchaient la grand-mère comme du bon pain, tâtaient ses vieux membres ridés par le temps des déchirures.

La grand-mère ne fit jamais allusion à l'expulsion collective des Marocains d'Algérie et à sa famille éparpillée, désormais, des deux côtés de la frontière. Elle vivait intensément le temps présent, respirait profondément le souffle discret de l'attachement indéfectible, momentanément perdu de vue, dirait Jacques Pradel. Elle engrangeait secrètement un champ de douceurs humaines pour le voyage du retour.

- *Comment emporter la tendresse quand on n'a qu'un visa périmé pour l'enfer ?*
- *Comment fuir l'horreur des frontières fermées à double tour de fer ?*
- *N'y pensons pas en ce jour bénî ! Écoutons le cœur qui bat et qui rit !*
- *Je sais que le temps qui passe viendra serrer le cœur. Je sais que l'espace aboli glanera les feuilles du souvenir porte-bonheur.*
- *Please, comeback and stay, dit la fibre affective. Baby, comeback, dit également l'ombre viagère à la voyageuse furtive.*

Au cours de longues veillées, de chuchotements et de douceurs amandines, la grand-mère rappelait à son auditoire ébahie, les durs événements de la guerre coloniale. Ethnologue et historiographe dans une âme analphabète, elle fit récit de la douleur coloniale comme pour atténuer la déportation post-coloniale.

Elle ornait le vécu des violences et des souffrances par de simples anecdotes qui firent rire et pleurer, à la fois, ses petits-enfants réunis, bouche bée devant le récit soudain jubilatoire de l'aïeule. Elle devenait infatigable, faisait preuve d'une force narrative polyphonique qui semblait la libérer des lourds moments de silence endurés dans sa solitude oranaise.

Le temps s'allongeait comme par magie pour les enfants émerveillés par une nuit de contes sans fin. Les bons moments ont, malheureusement, une fin qui pince le cœur, juste remis de tant d'émotions essentielles oubliées.

- Maintenant, tu vas rester vivre avec nous, grand-mère, n'est-ce pas ?
- Vous le savez bien, mes petits, je suis obligée de partir. Mon âme lestée de votre douleur est rafraîchie et légère. Bien qu'il saigne d'une autre manière, mon cœur est partagé et va vous dire au revoir. Vous le savez, j'ai encore mes enfants à Oran (vos deux oncles, leurs enfants, vos cousins et leurs familles, vos familles de l'autre côté du rideau de fer algéro-marocain). Puis il y a ma maison solitaire qui pleure en bas du Belvédère.
- Il y a la tombe sacrée de votre grand-père que je ne peux laisser sans eau ni fleurs. Je lui donnerai de vos nouvelles, je rassurerai sa pauvre âme qui a dû bruire et bouillir dans son minéral réceptacle de terre et de vers. Enfin, il y a mon chien Bobby qui me tiendra encore compagnie et écoutera mon odyssée. La grande maison de l'amour est dans le cœur et elle n'a pas de frontières. Voilà ce que j'ai appris de vous et du train tourmenté de l'espoir.
- Ne pleure pas, grand-mère, disent les enfants en chœur. Nous serons toujours avec toi, de tout cœur. Nous ne t'oublierons jamais, comme jamais nous ne t'avons oubliée.
- Alors soyez indulgents avec moi, je reviendrai un jour. Aidez-moi à vous quitter par les yeux mais jamais par le cœur. Ne me laissez pas pleurer devant vous. Vous avez rempli mon âme de joie, de sourires et de fleurs.
- Voici un bouquet d'iris que tu déposeras sur la tombe de notre petite sœur Khadija qui repose solitaire au cimetière des Planteurs.
- Avec les trésors de tendresse que j'emporte dans la mémoire, je peux, désormais, noyer le chagrin de la mer, sachez-le, petits bouts de chair de ma chair ! Vous voir et revoir est pur bonheur.
- Va en paix, grand-mère, répondirent les petits-enfants en chœur.

La grand-mère retourna à Oran, sa ville natale, un peu plus rassurée et apaisée mais profondément touchée par l'expérience des limites. Remuée et endolorie sans doute par d'autres couleurs de la tendresse, naviguant entre deux frontières de l'oubli, entre deux souvenirs morcelés, entre deux nostalgie contraintes, entre deux mémoires qui n'en faisaient qu'une. Un peu défaite et fragmentée désormais. Elle partit avec le sentiment d'avoir joint l'injoignable, retissé les liens étirés par l'hiver de l'ogre militaire et la nuit des barbelés. Elle avait traversé le temps endolori et vaincu les sordidissimes frontières.

Clandestine de l'amour grand-maternel, elle fit un voyage-éclair entre deux religions incomprises, entre deux espace-temps de l'affection saisonnière, fragmentés par une guerre des sables qui n'aura pas lieu.

Son voyage dans l'incertitude ponctuée d'espérance est un pèlerinage séculier osé qui s'apparente à un *isrâ'*⁶⁵ ingénu et violent à la fois. Un périple contemporain extraordinaire d'une grand-mère courageuse, portée par les lumières du sang endolori et de la chair déchirée par une nuit de violence politique et religieuse qui perdure. La grand-mère a défié, sans le savoir, la fiction des frontières.

⁶⁵ L'*'isrâ'* est le voyage nocturne du prophète Mohamed, de la Mecque à Jérusalem et suivi par le *mi'raj* qui est l'ascension élévant le Prophète aux cieux, en compagnie de l'ange Gabriel, sur une monture appelée *bouraq*. La tradition islamique situe cet évènement prodigieux le 27 *rajab* (septième mois du calendrier musulman) de l'an 2 soit vers 620 de l'ère chrétienne. Il est commémoré durant la « nuit de l'ascension » ou *laylat al-mi'raj*.

Sa mémoire est un cheval blanc ailé qui galope vers les champs élyséens de l'éternité sans frontières. Cette communion d'une douce terre partagée et d'une étendue céleste rêvée qui nous réunira tous un jour, ou peut-être une nuit.

Il sera temps alors d'effacer, de la douleur mais pas de l'histoire, un jour de fête sacrifiant des hommes comme des bêtes, banni de l'espérance calendaire, souillé par un quarteron d'obscurs gouvernants militaires qui se cachent piteusement derrière leurs ombres politiques et leurs ombrelles religieuses trouées d'indigence hérétique.

Dans ce voyage-éclair, la grand-mère nous laissa des graines de tendresse pour ensemencer les jardins secrets où poussent et grandissent les sourires furieux et lumineux des enfants sans frontières.

Quelques jours après son retour sans peine à Oran, elle réconcilia ses deux fils, quelque peu fâchés par des broutilles. Elle dîna avec les membres de la famille algérienne, grands et petits, proches et lointains. Elle rentra, soulagée et légère, dans sa chaumière de solitude et de tendresse où l'attendait son chien bobby. Je ne sais si elle fit beaucoup de songes, si elle laissa des souhaits ou psalmodia des prières. Elle rendit son âme, le lendemain, en bas du Belvédère blanc surplombé par *Notre-Dame de Santa-Cruz* et le cénotaphe oublié de *Sidi Abdelkader al-Jilani*. Paix à son âme.

Cette grand-mère courageuse tourmentée, vive et joyeuse est ma grand-mère maternelle (*jeddati Habiba*). Je suis profondément touché, peiné de ne pouvoir plus caresser son âme voyageuse ni fleurir sa tombe oranaise.

Grand-mère Ingénue, née à Oran, en mille neuf cent quinze

A fermé ses yeux pour l'éternité souveraine

Le quinzième jour du mois de janvier de l'année deux mille six à Oran.

Elle repose au cimetière Aïn Al-Beida, au sud-ouest de la ville d'Oran

Aucun membre de la famille marocaine n'a pu venir à ses obsèques, à cause de la fermeture des frontières

Sa tombe d'iris et d'asphodèle reflète l'aimance du voyage ingénu et la douleur de l'absence-présence.

Repose en paix, jeddati !

Cet ouvrage a été composé et achevé d'imprimer le vingt-trois mars deux mille vingt-trois sur les presses des *Éditions de la Mémoire*, 18 Rue de l'Yser 7500 Tournai (Belgique).

Dépôt légal : mars 2023

ISBN : 978-2-9557619-9-1

© Copyright : Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Illustration de la première page de couverture : ©Tableau du peintre Dekkaka Abdallah, « *Sans titre* », Technique mixte, 20 x 50 cm, 2017.

DU MÊME AUTEUR

- *L'Arganier, un jour, le dira au saule pleureur* (Poèmes). Lille-Hellemmes : L.M. Édition ; 2016
- *La Conférence des oiseaux expulsés* (Récit). Illustrations d'Aziza Filali. Rabat : Babel Com ; 2016
- *Le P'tit Oranais Marocain. Tome 1 : Exode 1975* (Album pour la jeunesse). Dessins de Frédérique Gancel. Lille-Hellemmes : L.M. Édition ; 2017
- *Mantiq Al-Tayr Al-Tarid*. Traduction en arabe de « la Conférence des oiseaux expulsés » (Récit). Illustrations d'Aziza Filali. Rabat : Babel Com ; 2019
- *La Poésie est une grammaire douce*. Avec Patrick Bonney et les Poètes en Herbe du collège Pascal de Roubaix. Tournai : Les Éditions de la Mémoire ; 2023
- *Le Rameau d'or du caroubier* (Nouvelles poétiques). Tournai : Les Éditions de la Mémoire ; 2024
- *Pièces poétiques sans provision* (Poèmes). Tournai : Les Éditions de la Mémoire ; 2025
- *La Musique ne meurt pas dans le silence* (Poèmes). Tournai : Les Éditions de la Mémoire ; 2025 (à paraître en septembre)
- *Les Marocains expulsés d'Algérie en 1975 : un devoir de mémoire* (Essai), avec Mohamed Salhi. Tournai : Les Éditions de la Mémoire ; 2025 (à paraître en décembre)

HACHEMI SALHI

LA MÉMOIRE DÉFAITE

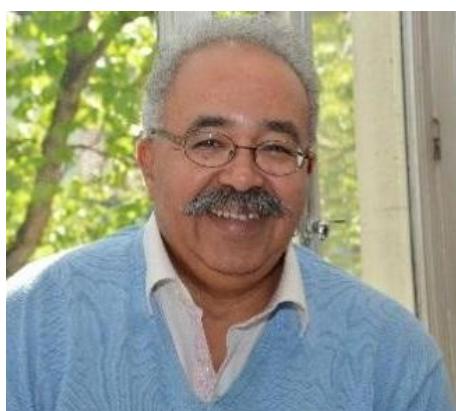
Sous la forme singulière du *poème documentaire*, emprunté au poète palestinien Mahmoud Darwich, l'auteur élabore une grammaire mémorielle de l'exode de 50 000 familles d'origine marocaine, soit environ 300 000 personnes, expulsées *manu militari* d'Algérie en décembre 1975, le jour de l'*Aïd al-Adha*, fête du sacrifice et de la foi abrahamique, célébrée dans l'ensemble du monde arabo-musulman. Pour les enfants expulsés notamment, l'écrivain américain d'origine palestinienne Edward Wadie Saïd nous rappelle que « *l'exil est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable* »

Le *poème documentaire* violemment épique décrit la manière dont un peuple d'ombres et de chair est entré dans la nuit diplomatique et la déportation des sables. Un peuple d'humbles gens qui luttent contre l'oubli et le déni historique et qui attendent toujours réparation et justice.

Le *poème documenté* interroge les méandres de l'histoire politique et religieuse qui a fait vaciller la communauté de destin de deux pays voisins, amis et frères.

« ...Ainsi tu n'écriras pas la légende mais les faits » dit Mahmoud Darwich.

L'auteur appelle à leur urgente et nécessaire réconciliation au sein d'une mémoire pacifiée pour les générations futures.



Hachemi Salhi, né en 1952 à Oran, est sociologue de formation et poète d'inspiration. Ancien membre du Conseil Économique Social et Environnemental Régional du Nord-Pas de Calais (CESER), il a présidé la Fédération Laïque des Conseils de Parents d'Élèves du Nord (FCPE). Il a écrit trois recueils poétiques. Sous le thème « Écrits de l'exode 1975 et de la mémoire », il a publié un récit *La Conférence des oiseaux expulsés* ; traduit en arabe sous le titre *Mantiq Al-Tayr Al-Tarid* ; un album pour la jeunesse *Le P'tit Oranais Marocain. Tome 1 : Exode 1975* et un poème documentaire *La Mémoire défaite*. Avec Patrick Bonney et les Poètes en Herbe du collège Pascal de

Roubaix (Hauts-de-France), il a publié un essai poétique intitulé *La Poésie est une grammaire douce*.

Les Éditions de la Mémoire
ISBN : 978-2-9557619-9-1
13 Euros TTC France
70 Dirhams TTC Maroc